
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

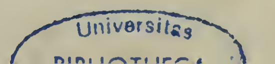
DISCOURS
DE M. COTTEREL,
DOCTEUR DE LA MAISON ET SOCIETÉ DE SORBONNE,
CURÉ DE S. LAURENT,
A SES PAROISSIENS.

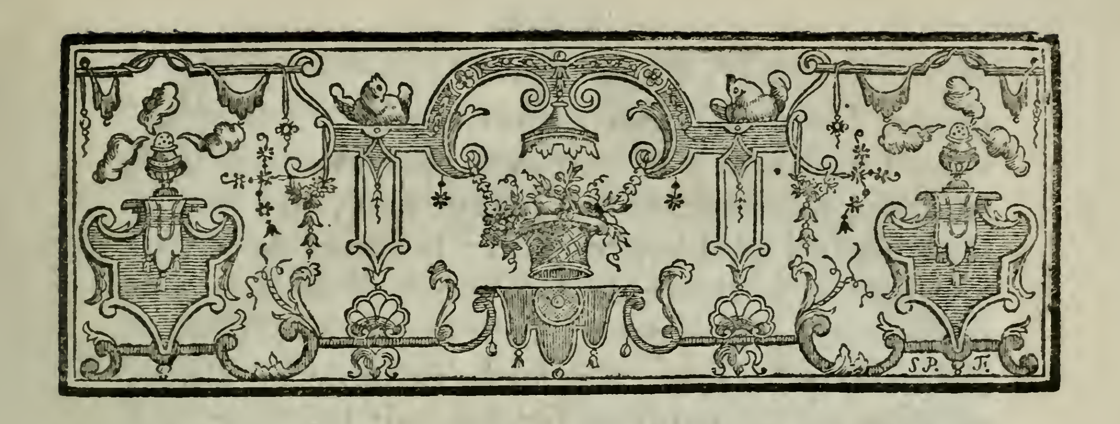
Prononcé le 30 Janvier 1766, avant la Meſſe ſolemnelle, célébrée pour le repos de l'Ame de Monſeigneur LE DAUPHIN.



A PARIS,
Chez REGNARD, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, rue baſſe de l'Hôtel des Urſins.

M. DCC. LXVI.





DISCOURS

De M. COTTEREL, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, Curé de Saint Laurent, à ses Paroissiens.

Prononcé le 30 Janvier 1766, avant la Messe solemnelle, célébrée pour le repos de l'Ame de Monseigneur LE DAUPHIN.

QUEL sombre & triste appareil se présente à mes regards attendris ! Les voiles funèbres de la mort couvrent les portes, les murs & les Autels de ce Temple ; je vois la consternation répandue dans toute cette Assemblée ; j'entends la France proférer ces lamentables paroles : Considérez & voyez s'il est douleur semblable à la mienne : *Attendite & videte si est dolor sicut dolor meus* (1). Un Prince m'avoit été

(1) *Thren.* 1, 12.

donné. Doué de toutes les vertus, il en faiſoit admirer les charmes ; il avoit évité tous les écueils de la jeuneſſe ; il étoit parvenu à cet âge mûr, où l'homme ſe montre tel qu'il ſera toujours ; la beauté de ſon eſprit égaloit la bonté de ſon cœur, il étoit cultivé par la connoiſſance des Sciences humaines & divines. J'eſpérois qu'un jour, aſſis ſur le Trône de ſes Pères, ce Prince ſi accompli en ſoutiendroit la gloire ; que les Enfans que je porte dans mon ſein jouiroient du bonheur de vivre ſous ſes loix ; qu'ils goûteroient les fruits de ſa ſageſſe, & la douceur de ſon empire. Hélas ! ces brillantes eſpérances ſe ſont évanouies comme un ſonge flatteur ; le Dauphin vient de m'être enlevé au milieu de ſa carrière, & ſa mort devient pour moi le ſujet d'une douleur qui n'a point de bornes : *Attendite & videte ſi eſt dolor ſicut dolor meus.*

N'attendez pas de moi, MES TRÉS-CHERS FRERES, un éloge pompeux & magnifique qui plairoit à vos eſprits, ſans ſoulager vos cœurs. C'eſt dans le ſimple récit de quelques principaux traits de la vie de Monſeigneur LE DAUPHIN, que je veux vous faire trouver la conſolation que vous cherchez : le ſouvenir des vertus des perſonnes qui nous ont été chères adoucit la douleur que nous cauſe leur perte. Que fut donc Monſeigneur LE DAUPHIN dans ſa jeuneſſe ? Que fut-il dans l'âge mûr ? Nouveau Tobie, les amuſemens frivoles de l'enfance n'eurent pour lui aucun attrait, *nihil puerile geſſit* (1) ; laborieux & appliqué, il fit dans ſes premières études des progrès qui ſurpaſsèrent l'attente de ſes

(1) *Tobiæ*, 1, 4.

Maîtres ; on put dire alors de lui, par proportion, ce qui eſt dit du Fils de Dieu : *Il croiſſoit & ſe fortifioit, étant rempli de ſageſſe, & la grace de Dieu étoit en lui* (1). Chaque jour voyoit éclore quelque nouveau trait de ſa ſageſſe & de ſon diſcernement. On place ſous ſes yeux le tableau de cette multitude de Rois qui ont le plus honoré le Trône de France, qui, ſelon Saint Grégoire le Grand, eſt autant au-deſſus des autres Trônes du monde, que la Dignité Royale eſt au-deſſus des fortunes particulières (2). On lui raconte les grandes actions, les exploits brillans qui ont élevé chacun de ces puiſſans Monarques au faîte de la gloire. On lui demande auquel de ces grands Princes il aimeroit mieux reſſembler. Sa pénétration & ſon attrait pour la vertu lui font répondre ſans héſiter : *J'aimerois mieux reſſembler à Saint Louis.* Parvenu à l'âge mûr, il travailla à acquérir des connoiſſances plus utiles & plus importantes que celles qui l'avoient occupé dans ſa première jeuneſſe. La connoiſſance de nos Loix, l'amour de la Religion, & la pratique des devoirs du Chriſtianiſme, le faiſoient déja régner ſur nos cœurs, & le diſpoſoient à régner un jour pour la félicité des Peuples. Ceux qui avoient l'honneur de l'approcher, voyoient avec admiration que la ſageſſe le conſeilloit, que l'amour du travail l'animoit, que la piété régloit toutes ſes actions.

Que dirai-je des qualités de ſon cœur ? Humain

(1) *S. Luc. chap 11, v. 40.*

(2) *Quantò cæteros homines Regia Dignitas antecedit, tantò cæterarum gentium regna regni veſtri profectò culmen excellit. L. VI Epiſt. VI ad Childebertum, Regem.*

& bienfaisant, il s'attendrissoit au seul récit de la misère des Pauvres : la charité dont il étoit rempli, le sollicitoit sans cesse à les soulager. Vous n'avez point oublié, M. T. C. F. ce trait généreux que je vous racontois il y a plusieurs années ; je le rappelle aujourd'hui pour l'édification de ceux qui peuvent l'ignorer. On apporte à Monseigneur LE DAUPHIN la somme destinée à ses besoins ; moins attentif à ce qui lui manque, qu'à ce qui manque aux Pauvres, il la leur fait distribuer toute entière. On apprend le saint usage que ce Prince vient de faire de ses revenus, on y applaudit ; mais on lui demande en même temps, s'il n'eût pas été de la prudence de garder le tiers de cette somme. Il répond : *Je n'ai besoin de rien.* Lui fait-on observer, que s'il n'a pour le moment présent aucun besoin, il peut lui en survenir qu'il ne prévoit pas ? Il étonne, il ravit, il enchante par cette héroïque repartie : *J'aimerai toujours mieux manquer de tout, que de voir souffrir le Pauvre.* Cette sensibilité pour les malheureux augmenta de jour en jour. La bienséance l'obligeoit-elle à prendre quelquefois ce délassement (1) que la Religion ne condamne pas, quand il est renfermé dans de justes bornes ? Il ne s'y livroit pas, il s'y prêtoit, il le sanctifioit : c'étoit à ses yeux pour les Pauvres une ressource ménagée par la Providence, & le *profit* passoit tout entier des mains du Prince dans celles de l'indigent.

Qui fut jamais plus attentif à saisir les moyens d'avancer dans la vertu ? Quelle assiduité à se puri-

(1) Le Jeu.

fier dans les eaux ſalutaires de la Pénitence ! Une Confeſſion ſervoit toujours de préparation à celle qui précédoit la Communion. Il puiſoit dans la réception fréquente de ce Sacrement adorable, cette ſageſſe chrétienne, cette piété éclairée, ces vertus ſublimes qui l'ont fait regarder comme un des plus beaux modèles de la Cour, & comme l'ornement de ſon ſiècle. Vous rappelerai-je, M. T. C. F. ce jour mémorable, ce jour glorieux à cette Paroiſſe, où nous vîmes paroître Monſeigneur LE DAUPHIN à la Proceſſion annuelle de la Dédicace de ce Temple? Qui de nous ne fut ſaiſi d'admiration, lorſque nous vîmes ce religieux Prince refuſer les marques de diſtinction qui lui étoient dûes, lorſque nous le contemplâmes proſterné long-temps la face contre terre, adorant dans cette humble poſture la Majeſté du Dieu qu'il ſervoit? Ce ſpectacle attendriſſant fit couler vos larmes, il devint le ſujet & la matière de vos entretiens. Le Prince fut inſtruit de vos ſentimens, il y fut ſenſible, il les reconnut en m'envoyant des ſecours pour les Pauvres.

Quel autre obſerva plus religieuſement cet important précepte de l'Apôtre : Elevez vos enfans dans l'amour & la crainte du Seigneur : *Educate illos in diſciplinâ & correptione Domini* (1)? Non content d'avoir confié l'éducation des jeunes Princes à des Perſonnes auſſi diſtinguées par les talens, que par les vertus, il voulut encore, à l'exemple du Grand *Conſtantin*, en partager avec elles tous les ſoins. Son amour toujours vif & toujours conſtant pour le Roi, lui mé-

(1) *Epheſ. ch. 6, v. 4.*

rita dans tous les temps *l'eſtime & la tendreſſe* du meilleur des Pères.

L'éclat de tant de belles, de tant de ſaintes actions ſera-t-il terni par la malignité du ſiècle toujours prête à déprimer la vertu? Demandera-t-elle quelque rude épreuve pour s'aſſurer, que ce que nous avons le plus admiré dans la vie de Monſeigneur LE DAUPHIN, tenoit moins du tempérament, que d'une piété ſolide? Eh bien! contemplons ce Prince étendu ſur un lit de *douleur*, privé de l'eſpoir d'occuper le premier Trône du monde, en proie aux ſouffrances les plus vives. Quels ſont ſes ſentimens? Sa Religion ſe ſoutient-elle? Sa vertu ne ſe dément-elle point? Ah! M. T. C. F. qu'avons-nous entendu dans les derniers jours de ſa longue & cruelle maladie? *La nuit a été orageuſe, la toux fréquente, l'oppreſſion conſidérable, le redoublement violent :* LE PRINCE *EST TRÈS-GAI.* Le Roi, la Reine, Madame la Dauphine, Meſdames, toute la Cour verſe des larmes, tout eſt déſolé, tout eſt conſterné, tout eſt prêt à ſuccomber ſous le poids de la douleur, Monſeigneur LE DAUPHIN jouit d'un calme profond, d'une ſérénité & d'une paix inaltérable! Il ne dit point : Que vous ai-je donc fait, Seigneur, pour me retirer ſi promptement du monde? Souvenez-vous que depuis ma jeuneſſe j'ai toujours marché dans vos voies, que je vous ai cherché dans la ſimplicité de mon cœur, que j'ai fait avec courage ce que j'ai cru devoir être plus agréable à vos yeux : *Obſecro, Domine, memento, quæſo, quomodò ambulaverim in veritate & corde perfecto, & quod placitum eſt coràm te fecerim* (1). Ces ſentimens

(1) *IV. Reg. ch. 20, v. 3.*

du ſaint Roi Ezechias, Monſeigneur LE DAUPHIN ne les éprouve point; le feu de l'amour divin qui embraſe ſon grand cœur, lui en inſpire de plus nobles, de plus ſublimes. *Quand je ſerois maître*, diſoit-il, *de choiſir entre la vie & la mort, je ſacrifierois mille vies au déſir qui me preſſe de voir Dieu & de le poſſéder.* Sont-elles moins belles? ſont-elles moins touchantes, moins édifiantes, les dernières paroles de ce Prince expirant? Pouvoient-elles mieux peindre, mieux caractériſer le Fils le plus reſpectueux & le plus ſoumis, l'Epoux le plus reconnoiſſant, le Père le plus tendre, l'obſervateur le plus fidèle & le plus zélé de la Loi de Dieu? *Ne ceſſez*, dit-il à la Perſonne chargée de l'éducation des Princes ſes Enfans, *de leur inſpirer la crainte de Dieu, l'obſervation de ſes ſaints Commandemens, une entière obéiſſance au Roi, & tous les ſentimens de tendreſſe, de reconnoiſſance & de ſoumiſſion qu'ils doivent à leur reſpectable Mère.* Dans tous les diſcours de ce Prince magnanime, dans toutes ſes actions, dans tous les maux qui l'accablent, on ne remarque rien de l'homme, on n'aperçoit que le Héros chrétien. Il voit venir la mort d'un œil tranquille & ſerein; il en ſoutient les attaques avec courage; il en reçoit le dernier coup avec une ſoumiſſion digne de ſa foi, avec une joie qui répond au déſir qui le preſſe de poſſéder ſon Dieu : *Spiritu magno vidit ultima.* (1)

O Dieu! comment avez-vous retiré ſi promptement du monde un Prince en qui tout étoit grand, tout étoit admirable, tout étoit ſaint & parfait? Un Prince

(1) *Eccleſiaſtici*, *ch. 48*, *v. 27.*

pour la conſervation duquel nous avons formé tant de vœux, fait tant de prières, verſé tant de larmes; un Prince ſi propre à étendre votre culte, à en être le défenſeur & l'appui? N'eſt-il pas à craindre que l'impie n'en triomphe, qu'il n'en prenne occaſion d'inſulter à la ſimplicité de notre foi, d'appeller la confiance que nous avons dans vos Saints, une confiance vaine & ſuperſtitieuſe, de croire que vous ne traitez pas plus favorablement les Adorateurs de votre ſaint Nom, que ceux qui ne craignent pas de l'outrager? Non, Grand Dieu, & ce ſeroit à tort que l'impie ſe prévaudroit de votre conduite à notre égard. Vous êtes admirable dans toutes vos œuvres, mais ſpécialement dans vos Saints. Le Prince qui excite aujourd'hui nos juſtes regrets, a trop peu vécu, ſans doute, pour notre bonheur, mais aſſez pour mériter une couronne immortelle. Vous n'êtes point, Seigneur, comme les Divinités prophanes qui ne ſéduiſent leurs Adorateurs qu'en leur promettant les biens de la Terre. Vous privez un Prince d'un Royaume temporel, mais vous lui donnez pour récompenſe de ſa vertu un Royaume éternel; vous nous puniſſez en le retirant du monde, mais vous nous puniſſez en Père; vous nous laiſſez le ſouvenir de ſes vertus pour nous engager à les imiter; vous lui donnez ſur votre cœur un pouvoir plus abſolu qui le met en état de nous procurer plus efficacement, & des biens paſſagers, & des félicités qui n'auront jamais de fin. *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.* (1)

(1) *Pſal. 67, v. 36.*

Dieu de miséricorde & de bonté, répandez ſur ce Royaume ces abondantes bénédictions que le Prince expirant ſollicitoit ſi vivement en reconnoiſſance des vœux que nous faiſions pour lui ; prévenez de vos faveurs les plus ſignalées notre auguſte Monarque, le meilleur de tous les Rois; que les proſpérités de ſon Règne croiſſent avec ſes années ; que ſous votre main bienfaiſante qui le protége, il jouiſſe au dehors de la paix qu'il a procurée au monde ; qu'il continue à éprouver au dedans pour ſa Perſonne ſacrée, ce zèle & cet amour qu'il a lui-même pour le bonheur de ſes Peuples; que ſa Race ſoit à jamais bénie, protégée, favoriſée par vous, Seigneur, qui êtes le Dieu d'Iſraël. Comblez de nouvelles graces la plus vertueuſe des Reines; elle a contribué par ſes prières & par ſes exemples à la ſanctification du Prince ſon Fils; qu'il ſoit à ſon tour auprès de vous ſon puiſſant Protecteur. Veillez ſur les jours précieux de Madame la Dauphine; inondez ſon ame d'un torrent de conſolations ; ſes vertus religieuſes lui ont attiré vos complaiſances ; ſes vertus civiles & domeſtiques, ſon courage héroïque, ſon vif amour, ſes ſoins tendres & continuels pour ſon auguſte Epoux, lui ont gagné le cœur & mérité la reconnoiſſance de la Nation. Conſervez des Princeſſes qui rendent à la vertu tout l'éclat qu'elles en reçoivent. Prenez ſous votre puiſſante protection des Princes qui ſont notre eſpérance : puiſſent-ils hériter des lumières, de la ſageſſe & de toutes les autres vertus de l'auteur de leurs jours ! puiſſent-ils avoir cette crainte de Dieu, cette entière obéiſſance au Roi, cet amour pour leur auguſte Mère, cette ſoumiſſion

filiale & reſpectueuſe, cette éternelle reconnoiſſance que leur auguſte Père a tant recommandé en mourant qu'on leur inſpirât!

C'eſt ce Prince, M. T. C. F. qui nous réunit aujourd'hui en ce Temple; & puiſque l'Egliſe autoriſe les prières pour ceux mêmes qu'elle place enſuite ſur ſes Autels, prions pour ce vertueux Héritier du Trône dont nous ſentons ſi vivement la perte. Si l'œil perçant de Dieu apercevoit encore en lui quelques taches légères, ce qui n'eſt pas probable, qu'elles ſoient lavées dans le Sang de l'Agneau qui va couler ſur cet Autel; ou s'il eſt déjà en poſſeſſion de la Gloire, comme il y a tout lieu de le penſer, le Sacrifice qui va s'offrir ſera une action de grace que nous rendrons à Dieu de ce qu'il a donné à ce Prince la couronne de Juſtice.

Lu & approuvé ce 5 Février 1766. MARIN.

Vu l'approbation : permis d'imprimer ce 6 Février 1766. DE SARTINE.

RÉCIT
DES PRINCIPALES
CIRCONSTANCES
DE LA MALADIE
DE FEU MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.



A PARIS,

Chez A. L. Regnard, Imprimeur de l'Académie Françoise, Grand'Salle du Palais, & rue basse de l'Hôtel des Ursins.

M. DCC. LXVI.



RÉCIT

Des principales circonſtances de la maladie de feu Monſeigneur LE DAUPHIN.

MON deſſein, comme on le voit par ce titre, n'eſt pas d'écrire l'hiſtoire de Monſeigneur LE DAUPHIN. Je laiſſe à d'autres mains le ſoin de rendre tous les traits d'une vie ſi belle, ſi intéreſſante pour la Nation & pour la Religion. Je me borne à en rapporter les dernières circonſtances d'une manière auſſi ſimple que fidelle. Ce Prince, que je regreterai à jamais, daigna m'honorer de ſa confiance. J'ai recueilli ſon dernier ſoupir ; & c'eſt pour la conſolation de ſon Auguſte Famille, c'eſt pour ma propre conſolation, & ſur-tout pour l'édification publique, que je vais tracer ſur ce papier, que je baigne de mes larmes, les détails édifians dont j'ai eu le bonheur d'être témoin.

Avant que d'entamer ce Récit, qu'il me ſoit permis d'obſerver pour la gloire de la Religion & la confuſion des faux ſages du ſiècle, que les ſentimens héroïques qui éclatèrent dans Monſeigneur LE DAUPHIN durant tout le cours de ſa maladie, étoient les fruits de l'éducation chrétienne qu'il avoit reçue ; de cette piété ſolide également ennemie de toute oſtentation, & ſupérieure à tout reſpect humain, qui ne s'étoit jamais démentie, & que la grace avoit perfectionnée avec

l'âge ; de cette foi vive & docile, nourrie par la lecture habituelle des saintes Ecritures. Chaque jour il méditoit aux pieds de Jesus crucifié les vérités & les maximes de l'Evangile. Chaque jour il consacroit à la prière un temps considérable : à l'exemple de Saint Louis qu'il s'étoit proposé pour modèle, il récitoit exactement le grand Office du Bréviaire de Paris. Les momens qu'il donnoit à ce saint exercice, il les retranchoit à la dissipation & aux vains amusemens. Il n'en étoit que plus appliqué à acquérir toutes les connoissances convenables à son rang. Ceux qui avoient le bonheur de l'approcher, savent qu'on a peu vu de Princes aussi instruits.

Monseigneur LE DAUPHIN voyoit la Religion en grand, parce qu'il l'envisageoit dans son vrai point de vue. Aussi le respect dont il étoit pénétré pour elle, le rendoit-il singulièrement sensible aux atteintes qu'elle reçoit de l'incrédulité. On eût dit qu'il s'efforçoit de la dédommager, en quelque sorte, des outrages de l'impie, par l'exactitude & la ferveur avec laquelle il en remplissoit tous les devoirs, soit publics, soit particuliers. Tout le monde sait quel étoit son amour pour l'Eglise, & sa soumission parfaite à toutes ses décisions. Convaincu que les Sacremens sont les sources fécondes de la grace, & les moyens les plus efficaces pour se maintenir dans la justice chrétienne, pour croître dans la sainteté qui fait les élus, ce religieux Prince s'étoit fait une règle de se confesser tous les mois, & de recevoir la sainte Eucharistie autant de fois que son Confesseur l'en jugeroit digne. Il s'y préparoit par un examen de conscience, à la rigueur duquel rien

n'échapoit. Il ſeroit difficile d'imaginer que jamais perſonne ait apporté plus de ſoin à connoître ſon cœur, ainſi que le véritable eſprit du Chriſtianiſme dans tous les devoirs qu'il impoſe. Un Prince de ce caractère ne pouvoit être que le fils le plus reſpectueux & le plus ſoumis, l'époux le plus tendre & le plus fidelle, le meilleur des pères, le frère le plus ſenſible & le plus prévenant, le maître le plus rempli de juſtice, d'affabilité & de bienfaiſance.

Tandis que toute la France tremble pour les jours d'un Prince ſi accompli, Monſeigneur LE DAUPHIN apprend ſans émotion le danger de ſon état. Il déclare que, *par la grace de Dieu, il ne ſe ſent nulle attache à la vie; qu'il n'a jamais été ébloui par l'éclat du Trône auquel ſa naiſſance l'appeloit, parce qu'il ne l'a jamais enviſagé que du côté des devoirs redoutables qui l'accompagnent, & des périls qui l'environnent; qu'il déſireroit avoir une meilleure ame, mais qu'il ſe confie en la miſéricorde infinie de Dieu.*

La criſe qu'il eut ce jour-là vers les 11 heures du ſoir, ayant fait craindre pour ſa vie, je lui propoſai le lendemain 13 Novembre, à huit heures du matin, de ſe préparer à recevoir ſes derniers Sacremens. *Je ne demande pas mieux*, me répondit-il, *mais j'aurai bien peu de temps pour me diſpoſer à une ſi grande action.* Il ne devoit cependant être adminiſtré que vers midi, & il s'étoit confeſſé la veille. Il demanda enſuite *s'il étoit à propos qu'il reçût l'Extrême-Onction avec le ſaint Viatique, & ſi cela étoit conforme au Rituel du Diocèſe.* Après qu'on lui eut dit que rien ne s'y oppoſoit, ſa piété lui fit déſirer de recevoir en même temps ce der-

nier Sacrement : *de crainte*, dit-il, *qu'on ne me l'administre peut-être qu'à la dernière extrémité, & lorsque je ne pourrai plus le recevoir avec toute ma connoissance.* Dès ce moment il se mit en prières avec la plus grande ferveur, & voulut que je l'entretinsse, en forme de méditation, sur les dispositions nécessaires à la réception des derniers Sacremens, & sur les graces particulières qu'ils produisent dans l'ame. Quel spectacle que celui de l'administration de Monseigneur LE DAUPHIN ! Le Roi & la Famille Royale consternés, toute la Cour fondant en larmes, la chambre retentissant de sanglots, le Prince seul est serein & tranquille. La fermeté, la paix, la douceur, la piété la plus vive, le recueillement le plus profond éclatent sur son visage. Sa présence d'esprit va jusqu'à faire remarquer à M. le Grand Aumônier, qu'une circonstance aussi douloureuse jetoit dans le plus grand trouble, qu'il omet une Onction. Les Princes du Sang & les grands Seigneurs se retirent, non moins saisis d'admiration, que pénétrés de douleur.

Après cette auguste cérémonie, le Prince voulut entendre la sainte Messe en action de graces. *Je ne croyois pas*, me dit-il ensuite, *qu'il y eût tant de consolation à recevoir les derniers Sacremens. Dieu me fait goûter en ce moment une joie si douce, que je n'ai jamais rien éprouvé de semblable.* J'admirois avec quelle effusion de cœur il exprimoit sa reconnoissance pour la bonté infinie de Dieu qui daignoit se communiquer à lui d'une manière si spéciale ; mais pensant qu'il devoit être excédé de fatigue d'avoir passé quatre heures en exercices de piété, je lui représentai qu'il étoit temps de se tranquilliser. *Non*, me dit-il, *je ne*

me ſens nullement fatigué, Dieu a ſoutenu mon eſprit.

Avant que de me retirer, je l'invitai de s'unir à tant de prières qui ſe faiſoient dans le Royaume, pour obtenir du Ciel ce qui, après le ſalut de ſon ame, nous intéreſſoit le plus. *C'eſt ſans doute ma conſervation*, reprit-il, avec cet air aimable qui lui étoit ſi naturel. Ah! MONSIEUR, lui dis-je, pourriez-vous en douter? vous ſeul ignorez combien vous nous êtes cher & néceſſaire. *Permettez-moi*, me répondit le Prince, après s'être recueilli un moment, *de m'en tenir à demander ſimplement à Dieu l'accompliſſement de ſa volonté ſur moi : ſes penſées ſont bien différentes des nôtres;* & il cita ces paroles de la ſainte Ecriture : *cogitationes meæ non ſunt cogitationes veſtræ.* Vous me confondez, lui répliquai-je : la diſpoſition où je vous vois eſt en effet la plus parfaite; & je ne puis ni ne dois chercher à l'affoiblir. Il paroît néanmoins que touché de l'extrême affliction de la Famille Royale & des vœux de toute la Nation, Monſeigneur LE DAUPHIN avoit cru depuis ce moment, pouvoir entrer dans ces vues; car il me dit le lendemain : *n'exigez plus de moi que je prie davantage pour ma conſervation : je ſens que cette demande me deſſèche l'ame, & m'empêche de m'unir à Dieu avec la ferveur que j'ai le bonheur d'éprouver, lorſque je ne lui demande que les graces du ſalut.* Cet abandon de votre vie, lui dis-je alors, eſt trop évidemment dans les deſſeins que Dieu a ſur vous, pour vous exhorter déſormais à prier pour votre conſervation. C'eſt à nous d'adorer les décrets du Seigneur, & d'attendre dans une humble réſignation les effets de ſa miſéricorde ou de ſa juſtice à notre égard.

Ce fut dans ce temps que Monſeigneur LE DAUPHIN fit ſon teſtament, voulant mettre ordre à toutes ſes affaires temporelles, afin de n'avoir plus à s'occuper que des choſes de Dieu. Il ſembloit chaque jour redoubler de ferveur dans ſes pratiques de dévotion : & ce ne fut pas pour lui une légère peine, lorſqu'épuiſé par ſa longue maladie, il ſe trouva hors d'état de faire ſes lectures ordinaires de piété, & de réciter l'Office divin; exercice dans lequel il ſe faiſoit aider par Madame la Dauphine, dont l'éminente vertu ſecondoit ſi bien la ſienne. Grand Dieu! pourquoi faut-il qu'une union ſi parfaite ait duré ſi peu! Qu'elle étoit touchante & édifiante! Non, jamais la tendreſſe & la Religion ne réunirent deux ames plus grandes, plus dignes l'une de l'autre. Auſſi Monſeigneur LE DAUPHIN ne parloit-il qu'avec complaiſance de cette courageuſe Princeſſe, & des témoignages de zèle & de tendreſſe qu'il en recevoit continuellement. Quand elle n'eut plus la liberté de le voir, il envoya plusieurs fois M. l'Evêque de Verdun pour avoir des nouvelles de ſon état. Et dans les derniers momens de ſa vie, lorſqu'il remercioit Dieu des graces particulières dont il l'avoit favoriſé, il n'oublia pas celle de lui avoir donné une Epouſe auſſi vertueuſe & reſpectable à tant de titres.

Ce Prince me faiſoit appeler preſque tous les jours, pour l'entretenir pendant une demi-heure des vérités du ſalut. Il m'ordonnoit de répéter ce qui le touchoit davantage, afin de s'en pénétrer mieux. *Je tâche*, ajoutoit-il, *de bien m'inculquer ce que vous me dites, pour pouvoir me le rappeler de temps en temps, & en faire le ſujet*

de

de mes courtes méditations, car je n'en puis faire de bien ſuivies dans l'état où je ſuis. Je ne puis preſque plus lire par moi-même, & je n'ai jamais pu m'accoutumer à me faire lire.

Dès que l'intervalle preſcrit par le Rituel du Diocèſe fut écoulé, Monſeigneur LE DAUPHIN déſira de recevoir une ſeconde fois le ſaint Viatique, quoiqu'alors il ſe trouvât mieux. M. le Grand Aumônier le lui adminiſtra après la Meſſe, qui ſe diſoit tous les jours dans ſa chambre.

La nuit du 15 au 16 Décembre ayant été très-orageuſe, le Prince me fit venir à ſix heures du matin, & voulut ſavoir de moi ce que l'on penſoit de ſon état. Hélas! MONSIEUR, lui dis-je, je ſuis forcé de vous avouer que les Médecins nous laiſſent peu d'eſpérance. Nous n'en avons que dans les miſéricordes infinies de Dieu ſur nous; peut-être ſe laiſſera-t-il toucher par les larmes de toute la Nation proſternée aux pieds de ſes Autels. La réponſe du Prince fut qu'il avoit le plus grand déſir de communier encore une fois. *Aidez-moi*, me dit-il, *à me bien diſpoſer à recevoir mon Créateur & mon Sauveur, qui veut bien encore ſe donner à moi dans l'excès de ſa bonté, & que je verrai bientôt comme mon Souverain Juge. Cette réflexion*, ajouta-t-il, *eſt effrayante; mais elle ne diminue rien de ma vive confiance en ſa miſéricorde.* Toute la matinée ne fut pour lui qu'un temps de préparation à une action ſi ſainte. Vers les onze heures, M. le Grand Aumônier dit la Meſſe dans la chambre du Prince, & lui adminiſtra le ſaint Viatique, qu'il reçut avec la plus grande piété. Dès ce moment il rejeta toutes les eſpérances que l'on paroiſſoit concevoir de tant de prières qui ſe faiſoient dans

tout le Royaume pour ſa conſervation, & il ne voulut plus entendre parler que de ſon éternité.

Le Mercredi vers les cinq heures du ſoir, Monſeigneur LE DAUPHIN me dit à l'oreille, pour n'être pas entendu de la Famille Royale qui étoit dans ſa chambre, *qu'il ſouhaitoit que je lui récitaſſe les prières des Agoniſans.* Je lui repréſentai qu'il n'étoit pas dans un danger aſſez éminent, & que ce ſeroit donner avant le temps l'alarme la plus cruelle. *Ne me refuſez pas cette grace*, reprit-il, *ces prières ſont ſi belles ! elles m'inſpirent de la dévotion :* ce qui donne lieu de croire qu'il les avoit déja dites en ſon particulier. Je conſentis donc à ce qu'il exigeoit, mais à condition que ce ſeroit entre lui & moi. A ſix heures la Famille Royale ſortit pour aller entendre le Salut : auſſi-tôt le Prince ordonna à tous ceux qui étoient reſtés dans ſa chambre, de nous laiſſer ſeuls. Je lui récitai ces prières le plus diſtinctement qu'il me fut poſſible. Il s'y uniſſoit de manière, qu'il ſembloit ne ſoupirer qu'après l'heureux moment de ſa diſſolution, & ſortir en quelque ſorte de lui-même, pour s'élever vers Dieu. Les prières étoient à peine finies, que le Roi & la Famille Royale rentrèrent. Il les reçut avec ſa gaieté ordinaire, & perſonne aſſurément ne ſoupçonna qu'il venoit d'exhorter lui-même ſon ame à s'élancer des ruines de ſon corps, dans le ſein de la Divinité.

Le Jeudi vers midi, il parut entrer dans l'agonie : il dit néanmoins *qu'il ſouhaitoit encore avoir le bonheur d'entendre la ſainte Meſſe*, & il ajouta *que c'étoit pour la dernière fois.* La ferveur dont ſon cœur étoit animé, ſoutint l'attention de ſon eſprit; & pendant tout le

temps du ſaint Sacrifice, ſes regards demeurèrent conſtamment fixés ſur l'Autel.

Son état empira au point, que les Médecins pensèrent qu'il iroit à peine juſqu'à l'entrée de la nuit. Ce Prince, qui ſe voyoit lui-même toucher à ſa fin, ſaiſiſſoit avec la plus grande ardeur & la foi la plus vive, les divers ſentimens qui lui étoient préſentés, ſur l'amour de Dieu, ſur la charité incompréhenſible de Jéſus-Chriſt pour les hommes, ſur les myſtères ineffables que cet adorable Sauveur a opérés pour notre ſalut, ſur le bonheur de voir Dieu dans ſa gloire. Entre les paſſages de l'Ecriture Sainte relatifs à ces différens objets, il ſe faiſoit répéter pluſieurs fois ceux qui le touchoient davantage. Comme je lui demandois s'il étoit toujours dans la diſpoſition de ne vouloir que l'accompliſſement de la volonté de Dieu ſur lui, il me répondit avec un ſaint tranſport, que *s'il avoit mille vies & mille ſantés en ſa diſpoſition, il les ſacrifieroit de grand cœur au déſir ardent qu'il avoit de voir Dieu & de le poſſéder. Je n'ai jamais rien tant ſouhaité*, pourſuivit-il, *que de le connoître en lui-même : il doit être bien grand & bien admirable dans l'étendue de toutes ſes perfections infinies.*

Si j'étois quelques momens ſans lui parler, il m'appeloit & me diſoit, *parlez-moi de Dieu, car cela m'eſt d'une grande conſolation.*

Au milieu des douleurs de l'agonie & des gémiſſemens de tous ceux qui l'environnoient, Monſeigneur LE DAUPHIN ne perdoit rien de ſon courage ni de ſa ſérénité. Il lui étoit ſi ordinaire de dire des choſes obligeantes, parce que le ſentiment en étoit

dans ſon cœur, qu'il crut devoir appeler MM. les premiers Gentilshommes de la Chambre, & leur témoigner toute ſa reconnoiſſance des ſoins qu'ils s'étoient donnés pour lui. Il fit venir enſuite MM. ſes Menins: *Approchez, Meſſieurs*, leur dit-il du ton le plus affable, *approchez que je vous voie tous. Je vous remercie bien des peines que vous vous êtes données, & ſur-tout des ſentimens d'attachement que vous avez eus pour moi: j'en ſuis très-reconnoiſſant. Je vous ai quelquefois donné lieu de vous impatienter en vous faiſant attendre, je vous en demande pardon: vous me le pardonnez ſûrement de bon cœur. Adieu, Meſſieurs, je vous prie de vous ſouvenir toujours de moi.* Quelque temps après, M. le Prince de Turenne lui préſentant à boire, il le regarda en lui diſant: *Quoi, Monſieur de Turenne, je ne vous ai encore rien dit! cela eſt bien mal à moi, car je ſuis touché de votre aſſiduité: je vous en remercie bien.* On conçoit aiſément que tous ceux à qui il adreſſoit des paroles ſi affectueuſes, ne lui répondoient que par des pleurs & des ſanglots.

Monſeigneur LE DAUPHIN auroit pris ſur ſa tendreſſe de voir les Princes ſes enfans, & de leur parler pour la dernière fois; mais ſon extrémité ne lui en laiſſant pas la force, il ſe contenta de faire appeler M. leur Gouverneur. *Monſieur de la Vauguyon*, lui dit-il, *je vous charge de dire à mes enfans que je leur ſouhaite toutes ſortes de bonheur & de bénédiction.* A ces mots il jeta un profond ſoupir, & me dit: *Ah! il ne m'eſt pas poſſible de pourſuivre; achevez, Monſieur, de dire en mon nom ce dont nous ſommes convenus:* » Monſeigneur LE DAUPHIN, re-
» pris-je alors, recommande par deſſus tout, aux jeunes
» Princes la crainte du Seigneur & l'amour de la Reli-

» gion ; il leur recommande de profiter de la bonne » éducation que vous leur donnez ; d'avoir pour le Roi » la plus parfaite ſoumiſſion & le plus profond reſpect ; » de conſerver toute leur vie pour Madame la Dau- » phine l'obéiſſance & la confiance qu'ils doivent à » une mère auſſi reſpectable «. M. le Duc de la Vauguyon prit la main du Prince, la baiſa en l'arroſant de ſes larmes, & ſe retira pouvant à peine ſoutenir l'excès de ſa douleur.

Monſeigneur LE DAUPHIN dit à M. l'Evêque de Verdun, qu'il honoroit de ſon amitié : *exercez, je vous prie, votre zèle envers un mourant : exhortez-moi pour ſoulager mon Confeſſeur.* Lorſque M. de Verdun eut fini ; *vous parlez bien, l'Evêque ;* lui dit-il, *vous êtes touchant & pathétique.* Puis lui prenant la main qu'il preſſa ſur ſon cœur, il ajouta : *vous ne me quitterez ſûrement pas.*

Sa poitrine ſe rempliſſoit : il ne pouvoit plus expectorer ; néanmoins il prenoit volontiers les boiſſons qu'on lui préſentoit, quoiqu'il vît bien qu'elles ne pouvoient ſervir qu'à prolonger ſes ſouffrances. Il ſe faiſoit tâter le pouls de temps en temps par les Médecins, & leur demandoit avec la plus grande tranquillité, *ſi ſon dernier moment approchoit.* Déſireriez-vous, MONSIEUR, lui dis-je, que Dieu abrégeât vos maux ? *Non*, répondit-il, *je ne veux que ſa volonté : je ne dois pas me laſſer de ſouffrir pour l'amour de Notre Seigneur, qui a tant ſouffert pour nous. Je reſſens des douleurs dans la poitrine, mais cela ne doit pas s'appeler ſouffrir beaucoup.* Quel exemple que celui de ce Prince, qui durant tout le cours d'une maladie auſſi longue, n'a pas laiſſé échaper la moindre plainte, ni donné la moindre mar-

que d'impatience ; ni même d'inégalité ! Toujours doux, toujours affable, toujours semblable à lui-même, aussi gai dans la conversation, que s'il eût joui de la meilleure santé.

Toutes les fois qu'on lui faisoit part des prières, soit publiques, soit particulières, qui se faisoient dans tout le Royaume pour son rétablissement, il en étoit vivement touché. *Je m'en ressens,* disoit-il un jour, *car Dieu me fait des graces bien spéciales, & ma seule crainte est de n'en pas profiter assez.* Mais comme on lui en parloit encore dans ses derniers momens, on le vit recueillir toutes ses forces, & levant les mains & les yeux au Ciel, s'écrier dans un saint transport : *Ah ! je prie Dieu de tout mon cœur, qu'il protége à jamais ce Royaume ; qu'il le comble de ses graces & de ses bénédictions les plus abondantes.*

Il renouvela souvent à Dieu le sacrifice de sa vie ; il l'offrit pour toute la Nation, & spécialement pour le Roi & pour son auguste Famille. Il promit que s'il étoit assez heureux pour entrer dans le Ciel en sortant de ce monde, il prieroit pour nous tous, & en particulier pour ceux qui lui avoient été les plus chers. Ainsi se consumoit peu à peu, dans les plus purs & les plus vifs sentimens de religion, une vie si précieuse & si exemplaire. On voyoit, selon l'expression de Saint Paul, l'homme intérieur se fortifier & croître jusqu'à sa perfection, à mesure que l'homme extérieur s'affoiblissoit & tendoit à sa destruction. Ce qui occupoit davantage ce Héros chrétien, c'étoit le désir que Dieu achevât de le purifier par les souffrances, pour avoir le bonheur de le posséder aussi-tôt après sa mort,

Auſſi le remercioit-il comme d'une grace particulière de lui conſerver la connoiſſance, pour le mettre en état de profiter de tous les inſtans de ſon agonie.

Ses regards demeuroient attachés ſur le Crucifix; ſouvent il le prenoit lui-même pour l'approcher de ſes lèvres, & le conjurer de recevoir ſon dernier ſoupir.

Vers minuit, M. le Cardinal de Luynes lui donna la bénédiction & les indulgences *in articulo mortis*. Monſeigneur LE DAUPHIN, qui avoit ſouhaité ardemment ces indulgences, avoit dit à S. E. *qu'il pourroit bien l'envoyer réveiller pendant la nuit*; à quoi elle avoit répondu que certainement elle ne le quitteroit pas. Le Prince étoit très-reconnoiſſant des ſoins empreſſés & aſſidus qu'il avoit reçus de ce Prélat, & de M. le Grand Aumônier, qui ſurmontèrent leur ſenſibilité, pour lui faire les exhortations les plus touchantes. Ce Prince avoit auſſi regardé comme une grande conſolation de voir pluſieurs fois pendant ſa maladie M. l'Archevêque de Paris, & de recevoir ſa bénédiction qu'il lui demanda avec inſtance.

Vers les ſix heures, Monſeigneur LE DAUPHIN perdit l'uſage de la parole, & n'ayant plus de mouvement que dans les lèvres, il les remuoit pour me faire comprendre qu'il m'entendoit. Depuis ſix heures & demie, il ne donna plus aucun ſigne de connoiſſance. On réitéra pour la troiſième fois, au milieu des larmes & des ſanglots, les prières des Agoniſans : je dis pour la troiſième fois, car la veille à midi M. le Grand Aumônier les avoit dites en préſence de toute la chambre, Monſeigneur LE DAUPHIN y répondant avec tous les Aſſiſtans, &

les ayant même fait ſuſpendre un moment pour pouvoir les ſuivre enſuite avec plus d'attention.

Ce Prince, dont la vie étoit pleine de mérites & de bonnes œuvres, s'endormit tranquillement dans le Seigneur, le vendredi 20 Décembre 1765, vers les huit heures du matin, à Fontainebleau, laiſſant à toute la France les plus grands exemples de vertus & les plus juſtes regrets.

Lû & approuvé ce 24 Février 1766. MARIN.

Vû l'approbation, permis d'imprimer ce 26 Février 1766. DE SARTINE.

ORAISON FUNEBRE

DE

TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT

ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE,

MONSEIGNEUR

LOUIS DAUPHIN,

Prononcée dans la Chapelle des Nouveaux Convertis, le 17 Mars 1766.

Par M. l'Abbé LECREN, *Chanoine & Grand Chantre de la Sainte Chapelle de Mortain.*



A PARIS,

Chez REGNARD, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, Grand'Salle du Palais, & rue baſſe des Urſins.

M. DCC. LXVI.



ORAISON FUNEBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE, MONSEIGNEUR LOUIS DAUPHIN.

Percutiam.

Je frapperai. *Deuteron. ch. 32. ℣. 39.*

ONSEIGNEUR, *

Que nous annoncent ces décrets menaçans du Souverain de la Nature, & par quels formidables effets va-t-il faire éclater ſon pouvoir ? Lorſqu'il veut effrayer

* Monſeigneur l'Evêque de Glandève officiant pontificalement.

les hommes, il n'a qu'à toucher les fondemens de la terre pour en ébranler la masse & répandre par-tout la consternation ; mais lorsqu'il veut les punir & signaler sa colère bien plus par la rigueur & la sévérité, que par la terreur & l'appareil, ce n'est pas assez pour lui de confondre les êtres insensibles & inanimés, ce n'est pas même assez de cette multitude de victimes vulgaires que la mort lui apporte en tribut sur des flots de sang, parmi des tourbillons de flamme ou des monceaux de ruines; son bras levé sur les Nations ne s'appesantit pas directement sur elles, il cherche autour des Trônes ou sur les Trônes mêmes des victimes plus nobles & plus importantes, il choisit des têtes précieuses & sacrées, il les frappe, & avec elles tombent le soutien des Etats & les espérances des peuples. Etoit-ce donc, MESSIEURS, à des coups si funestes que nous devions reconnoître l'empire de l'Être suprême ? La plénitude & l'éclat de ses dons n'étoient-ils qu'une préparation secrète à des épreuves cruelles, & n'avoit-il épuisé sur nous les traits de sa bonté, que pour consommer sa vengeance en consommant nos sacrifices ? Oui, MESSIEURS, tel est l'hommage tendre & sublime qu'il exige aujourd'hui de nous, tel est le spectacle touchant & affreux que nous donnons à l'univers. O Citoyens! ô François! si une catastrophe domestique, si la perte d'un objet aimé a plongé quelqu'un d'entre vous dans l'amertume & le désespoir, qu'il oublie en ce moment ses malheurs personnels, qu'il vienne confondre & mêler ses larmes avec les larmes d'une auguste Famille & d'un Peuple attendri, je lui dirai ce qu'un Guer-

rier généreux (*a*) renversé auprès (*b*) du Héros de la France expirant, disoit à son propre fils, ne pleurez pas ce que vous avez perdu, pleurez ce que nous venons de perdre. Il n'est plus ce Prince digne de notre admiration par le soin qu'il prenoit de s'y dérober, digne de notre amour par celui qu'il avoit pour nous, digne de nos regrets par ceux que lui donnent les étrangers mêmes; ce Prince qui s'est montré à la fin de sa vie à toute la France, tel qu'il avoit toujours paru à des yeux éclairés, un Philosophe chrétien, un Sage aimable, un grand Homme, sans effort, sans ostentation, sans vicissitude : il n'est plus . . . . . Pour nourrir & justifier notre douleur, appliquons-nous à en développer l'objet : je vous ferai voir en lui un Sage & un Chrétien dont tous les jours étoient pleins, & qui ne dut pas s'embarrasser de leur nombre; un Prince citoyen dont les jours nous étoient précieux & utiles, & que nous n'avons pu perdre sans frémir; il a vécu trop peu pour nous, il a vécu assez pour lui-même. C'est dans ces deux réflexions que je renferme l'éloge de TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE, MONSEIGNEUR LOUIS DAUPHIN. La cendre des Grands cesse d'être une vile poussière, quand elle a été vivifiée par une grande ame; leur tombeau est toujours pour le genre humain une école de fragilité, il devient pour eux-mêmes un trophée, quand leur Palais fut l'école de la vertu.

(*a*) M. de Saint-Philippe.
(*b*) M. de Turenne.

PREMIERE PARTIE.

QUELQUE ſages que ſoient les loix d'un Empire; quelque ſolides que ſoient les principes d'un Gouvernement, le calme dont il jouit tient à la perſonne du Souverain, & à celle de ſon Succeſſeur. L'amour d'une Nation pour ſes Maîtres ſemble changer avec eux & ſuivre les révolutions de leur âge : les Peuples deviennent preſque enfans quand le Monarque eſt pupille, & ſoit que les paſſions éclatent avec plus de violence, quand elles ne ſont retenues que par une autorité paſſagère & empruntée, ſoit que la dépendance coûte plus quand elle n'eſt fondée que ſur des droits indirects & éloignés, pendant l'enfance des Rois le commandement eſt plus timide, l'obéiſſance plus incertaine, toute l'adminiſtration plus chancelante & plus orageuſe. Les jeux cruels & effrayans qui entourèrent le berceau du dernier de nos Souverains, ne pouvoient-ils pas lui donner de juſtes craintes pour nous au moment qu'il deſcendoit dans le tombeau? La France précipitée du faîte de la gloire dans un abyme de revers, après avoir vu le ſang de ſes Rois franchir comme un fleuve majeſtueux les montagnes qui lui ſervirent ſi long-temps de barrière, s'élever ſur le trône de ſes plus fiers ennemis, dominer dans l'un & l'autre monde, le voit tout-à-coup ſur le point de ſe tarir dans ſa ſource même : le Sceptre le plus ancien & le plus ferme, qui avoit ébranlé la plupart des autres & donné l'impulſion preſqu'à toute l'Europe,

n'eſt plus appuyé que ſur un foible roſeau ; Louis XIV. eſt remplacé par un enfant délicat & unique ; la Patrie ne tient plus qu'à un ſouffle, & ce ſouffle eſt prêt à s'éteindre à chaque moment. Eſt-il donc, Grand Dieu, de la deſtinée d'un Roi chéri, d'être alternativement le remède ou l'objet des alarmes de ſon Peuple ? Eſt-il donc de la deſtinée de ce Peuple fidèle de ne pouvoir poſſéder ſans inquiétude un Roi qu'il aime ? Raſſurons-nous, Messieurs ; ce Rejeton précieux, cultivé par les ſoins de la tendreſſe, ſoutenu & dirigé par une main habile, va devenir un arbre fertile & robuſte : le ſang du Neſtor des Souverains, du Héros de tous les genres, cher à ſa Patrie par ſes ſacrifices, à la France par ſes ſentimens & par ſes bienfaits, à l'univers & à l'humanité par ſes talens & par ſes vertus, le ſang de Staniſlas s'allie au ſang de Saint Louis & de Charlemagne, & d'une telle union que peut-il réſulter, ſinon notre gloire & notre bonheur ? La naiſſance de Monſeigneur le Dauphin en eſt bientôt le gage ; & pendant que la France s'accroît d'une Province conſidérable, que la Maiſon de Bourbon s'établit dans de nouveaux Etats, que la Maiſon qui fut autrefois ſa rivale, cède pour un temps l'Empire des Céſars, abandonne une partie de ſes poſſeſſions, voit le reſte en proie aux horreurs d'une guerre longue & cruelle, pendant que notre glorieux Monarque ſoumet les contrées ennemies, renverſe les Puiſſances conjurées, & marchant de victoire en victoire, les couronne toutes en donnant la paix à l'Europe, en renonçant à ſes conquêtes, ſon auguſte fils élevé ſous les yeux de la tendreſſe & dans le ſein de la Re-

ligion, formé à l'école de toutes les vertus, croît au milieu des Sciences & des Arts floriſſans, annonce par ſon courage un Héros prématuré, & attire déja ſur ſa perſonne les hommages & les regards qui ne ſemblent dûs qu'à ſon rang. Il manque encore quelque choſe à nos vœux : l'hymen vient deux fois y mettre le comble, le Trône des Bourbons réunit ce que le Trône des Jagellons avoit diviſé ; le Roi bien aimé, le Philoſophe bienfaiſant, Auguſte III, pères heureux, aïeux fortunés, revivent dans les mêmes deſcendans, & partagent à l'envi la joie d'une poſtérité nombreuſe & commune. Situation avantageuſe ! Perſpective brillante ! Notre cœur s'y livroit avec tranſport, en voyant multiplier des jours dont nous ſentions l'importance, & avancer des années dont nous devions recueillir tout le fruit. Un rameau deſſéché nous avoit à la vérité coûté bien des regrets, mais la tige nous reſtoit, & la ſécurité nationale toujours mobile & vacillante quand elle ne porte que ſur un point, étoit fixe & inébranlable ſur cette tige féconde. Retour cruel & inopiné ! Tout s'eſt évanoui ; trompés par ce ſonge enchanteur, le plaiſir qu'il nous a cauſé eſt la meſure de la crainte qu'il nous laiſſe, & les alarmes les plus vives vont ſuccéder aux plus flatteuſes eſpérances.

Les grandes ames ont dans elles-mêmes un principe de force & d'activité qui les élève à l'héroïſme ou les précipite dans les excès : dans un cœur impérieux & altier il n'eſt point d'impreſſions tranquilles, il n'eſt pas même d'émotions médiocres : livré à lui-même, il faut s'attendre à la hauteur de

l'eſſor

l'eſſor qui étonne, ou à l'énormité des écarts qui épouvante; dans un caractère fier & indépendant, il faut choiſir entre le prodige & les transports d'une vertu ſublime, ou l'opprobre des plus grands déſordres; c'eſt un météore puiſſant, dont l'action féconde les germes de la nature, & en développe les productions, ou dont l'effort briſe les entraves qui le retiennent, & ouvre pour engloutir l'homme, le ſein de la terre deſtiné à le nourrir : c'eſt cet élément redoutable, dont les vapeurs exaltées par une chaleur trop forte, forment des nuages perfides d'où part un trait de mort dans un trait de lumière, ou attirées par une action douce, répandent dans l'air une fraîcheur ſalutaire qui ranime tous les objets. Quelle alternative pour les peuples! Quelle criſe pour les Princes! Elle ne fut pas longue dans celui que nous pleurons. Des victoires fréquentes remportées de bonne heure ſur lui-même, lui aſſurent bientôt un empire abſolu & irrévocable; les répugnances les plus fortes vaincues peu-à-peu par une réſiſtance ferme & ſuivie, viennent d'elles-mêmes rendre hommage, & demander des chaînes à une raiſon courageuſe dont elles honorent le triomphe. Ils diſparoiſſent pour jamais ces mouvemens impétueux, ces ſaillies violentes d'une imagination rebelle; Monſeigneur LE DAUPHIN captive cette Souveraine ombrageuſe qui tourmente & tyranniſe l'ame, & quelquefois égare le génie; il la ſaiſit malgré ſa légèreté, il la fixe malgré ſon inſtabilité, il la dompte malgré ſon inflexibilité, & s'il lui laiſſe encore quelques veſtiges

de ſes droits & de ſon pouvoir, ce n'eſt qu'en les ſubordonnant à l'autorité ſacrée de la Religion, ce n'eſt que pour les faire ſervir au miniſtère ſacré de la vertu.

Vous ne craignez pas ſans doute, MESSIEURS, que dans un cœur ainſi maître de lui-même, les paſſions puiſſent encore élever des tempêtes; toutes ſubjuguées ſans être détruites, demeurent dans le ſilence & dans les fers: il n'en eſt qu'une qui faſſe entendre ſa voix, & qui ſeule eſt digne de la faire entendre, paſſion des belles ames, trop rare & trop méconnue parmi les hommes, la paſſion de leur être utile & de leur faire du bien. Faire du bien, MESSIEURS, c'eſt un des plus beaux attributs de la Divinité, & le pouvoir le plus flatteur qu'elle ait communiqué aux hommes. On ajoute à ſa propre félicité ce qu'on retranche du malheur d'autrui, un infortuné de moins dans le monde double l'exiſtence de celui qui le ſoulage. O mortel! qui te glorifie d'être l'image du Créateur, ſi tu veux lui reſſembler en effet, ſois bienfaiſant comme lui. Monſeigneur LE DAUPHIN ne connoiſſoit d'autre avantage dans ſon rang que les moyens & les occaſions d'exercer cette bienfaiſance. Du ſommet de ſon élévation il ne promène point des regards vagues & incertains ſur les objets placés au-deſſous de lui, le côté propre à émouvoir n'échappe point à ſon attention, ne bleſſe point ſa délicateſſe; ſes facultés, ſon crédit, ſes lumières même & ſes conſeils deviennent l'apanage de ceux qui peuvent en avoir beſoin: un ſentiment inné de

compaſſion avoit prévenu en lui la formation & l'uſage de tous ſes organes, il fut humain (*a*) avant d'être homme. Bien loin de ternir par la vanité l'éclat de ces nobles diſpoſitions, les yeux dont il eſſuye les larmes, ne voyent pas d'où part le ſecours qui les empêche de couler : l'or, ce dernier beſoin de l'homme innocent, cet inſtrument univerſel de l'homme corrompu, l'or ne s'arrête point dans les mains de Monſeigneur le DAUPHIN, il circule ſans ceſſe dans le ſein de l'indigence par des routes qu'elle-même ignore, & l'amour propre qui ajoute tant à tous les maux, n'a point à ſouffrir du remède que ce Prince libéral y apporte. Comment la préſence d'un tel bienfaiteur pourroit-elle cauſer de la crainte ou de l'embarras ? Au lieu de protéger il oblige, au lieu de jeter d'une main dédaigneuſe ou de laiſſer tomber d'une main fatiguée des graces humiliantes, on ſent que ſes bienfaits ſont des dons émanés de l'ame, la reconnoiſſance à ſon égard devient un plaiſir plutôt qu'une dette, on diroit qu'il la partage lui-même avec vivacité quand on la lui témoigne, & la joie que lui inſpire un ſuccès auquel il s'intéreſſe ou auquel il a contribué, fait preſque douter s'il n'en eſt pas l'objet dans le temps qu'il n'en eſt que la cauſe.

En peignant ainſi Monſeigneur le DAUPHIN, il ſemble que je ne trace que les vertus analogues à ſon état préſent, il ſemble que je ne montre que l'homme privé ;

(*a*) Monſeigneur le DAUPHIN ne parloit pas encore, lorſque voyant un malheureux qui ſouffroit, il fit ſigne avec émotion qu'on le ſecourût.

mais en examinant de près ses vertus, il est aisé d'y entrevoir les vertus relatives à son état futur. Cette imagination soumise & docile annonce un esprit préparé à tous les genres de connoissances dont il aura besoin ; ce fonds inépuisable de bienfaisance annonce un cœur citoyen, qui n'attend qu'une plus grande sphère pour paroître avec plus d'étendue. Dans tous ces caractères de l'homme privé, on peut facilement découvrir les formes distinctives de l'homme public. L'éducation ne suffit pas pour le faire éclore ; le temps, le travail, l'expérience, l'homme lui-même peut seul le développer, & c'est-là le grand intérêt des Nations.

Entretenir parmi les hommes, c'est-à-dire parmi les créatures les plus bizarres & les moins dociles, une conformité de vues, une harmonie de volontés, un équilibre de forces qui les conduisent au même but, faire mouvoir cet assemblage d'êtres physiques & pensans, sujets aux impressions de l'air, aux variations du climat, au pouvoir du temps, à l'empire de l'habitude ; calculer leur action & mesurer leur force, balancer leurs avantages & leurs inconvéniens, de manière à en tirer le bon ordre & leur bien-être ; voilà la vocation sublime & dangereuse d'un Prince né pour régner. Si elle est bien propre à élever son ame par les avantages qu'il y voit du côté de la vertu, elle doit en même temps bien effrayer sa raison par les connoissances qu'elle exige. Monseigneur le DAUPHIN en sentit l'importance, il s'appliqua de bonne heure à les acquérir, il y travailla sans relâche, il y réussit sans peine. Les affaires, les loix, les hommes, tout devient intéressant pour lui, parce que tout lui paroît

important pour nous ; nos beſoins & ſon rang lui en font un devoir, ſon goût lui en fait un plaiſir & une reſſource, ſes talens & ſa facilité lui en font preſque un jeu.

Si l'homme n'écoutoit que la raiſon, elle feroit de toutes les Nations un Peuple unique, comme la nature en a fait une même eſpèce : mais la ſociété générale qui ne devroit être qu'une chaîne utile de beſoins & de ſecours, eſt devenue par le déſordre des paſſions la ſource des ravages & de la ſervitude. L'ambition a ſucceſſivement formé & détruit les grands Empires, les petits Etats ſont l'ouvrage de la modération, de la fermeté ou de la foibleſſe. Le choc & les efforts continuels de l'injuſtice qui veut envahir, contre l'équité qui défend ſes droits & réſiſte, a coûté bien des larmes & du ſang à la terre, & quoique l'on ait tenté par la multitude des petites forces réunies, d'arrêter ou d'affoiblir celles de quelques hommes inſatiables, l'intérêt, la ruſe, la perfidie ont abuſé de ces ſages meſures pour troubler l'harmonie & le calme qui devoient en être le fruit. C'eſt en gémiſſant ſur tant de maux & pour les éloigner de nous, que Monſeigneur le DAUPHIN obſerve avec attention la marche politique de l'Europe, ne perd pas de vue la ſituation reſpective des Puiſſances qui la gouvernent, l'accroiſſement ou la diminution de leurs forces, le changement de leurs rapports & de leurs intérêts, & détermine par cet examen le point de l'équilibre où la cauſe de la prépondérance peut marquer à chaque état ſes craintes, ſes périls, ſes reſſources, ſes démarches, tout

ſon rôle pour conſerver ou rétablir la tranquillité générale. C'eſt en gémiſſant ſur tant de maux & pour les éloigner de nous , qu'il fixe ſes regards ſur chaque gouvernement particulier , analyſe ſes principes , approfondit ſa conſtitution , & cherchant dans le reſſort de la légiſlation , dans le changement des mœurs , dans le caractère national , les cauſes qui contribuent à l'élévation , les vices qui amènent la décadence , il en déduit les moyens & pour ainſi parler le régime néceſſaire pour prévenir le délabrement progreſſif formé par la langueur , ou une diſſolution violente produite par les efforts. C'eſt enfin en gémiſſant ſur tant de maux & pour les éloigner de nous , qu'il ſe fait une étude de percer les ténèbres du cœur humain qui ſouvent s'ignore lui-même. La douceur du caractère de ce Prince ſemble ouvrir les ames & forcer la confiance , l'averſion qu'il témoigne pour la flatterie impoſe la néceſſité de la franchiſe , la liberté qui règne autour de lui bannit la crainte & le déguiſement , l'égalité de ſon ame le laiſſe obſerver en paix les nuances des autres ; une attention ſoutenue ſaiſit à temps tout ce qui échappe , un jugement net & précis le met à ſa place , une mémoire fidelle le rappelle à propos , une imagination heureuſe raſſemble & rapproche tous ces traits épars : en croyant n'avoir rien dit on a parlé , en croyant n'avoir fait que paroître on eſt connu , & ce premier jugement confirmé par une expérience répétée ou par la voix publique , a ſouvent fixé pour toujours l'opinion dont il étoit la baſe & le parti qu'il avoit fait prendre. Au reſte , MESSIEURS , cette ſcience

importante & difficile n'étoit dans Monſeigneur le DAUPHIN ni le fruit d'une curioſité oiſive, ni l'inſtrument d'une adroite malignité; il la regardoit plutôt comme une branche eſſentielle des connoiſſances néceſſaires à un Prince appelé au Trône. Sans elle en effet, combien d'erreurs & de fautes inévitables, dont les ſuites funeſtes, quoiqu'elles ſoient involontaires, ſuffiſent pour alarmer d'avance un cœur véritablement citoyen. C'eſt faute d'étudier & de connoître les hommes qu'on les déplace ſi ſouvent, & c'eſt ce déplacement qui cauſe le déſordre & les malheurs de la terre.

Plus les hommes ſont diſtingués dans la ſociété, moins ils doivent exiſter pour eux-mêmes : à chaque degré d'élévation répond un degré de dépouillement. Dépoſitaires de la force & de la volonté publiques, arbitres du bonheur national, les Souverains ne peuvent plus rien conſerver de perſonnel; leurs facultés, leurs ſentimens, leurs actions ceſſent de leur appartenir, & ſoit que l'ordre de la naiſſance leur ait tranſmis l'autorité, ſoit qu'ils la tiennent d'un choix libre, identifiés avec cet être moral qu'on appelle l'Etat, tout ce qui n'a pas de rapport à lui, leur devient étranger, tout ce qu'ils s'approprient dans eux-mêmes eſt une ſorte d'uſurpation : dans tous les hommes l'amour de ſoi doit être limité, dans les Souverains il doit être nul. Apprenez donc, Dieux de la terre, à qui le Ciel vous a conſacrés. S'il vous a fait les Chefs & les Maîtres du Peuple, c'eſt pour en être la reſſource & le ſoutien ; en échange de la dépendance il faut leur rendre la félicité : le droit dont vous

jouiſſez ſur chaque partie, eſt pour l'avantage du tout, & le bonheur ou la gloire réelle de celui qui commande, conſiſte dans le bien-être de ceux qui obéiſſent. L'Auteur de la nature n'auroit-il donc appelé l'homme dans la ſociété, que pour l'en rendre victime, & les mortels n'auroient-ils pas lieu de ſe plaindre de leur deſtinée, ſi elle les condamnoit à voir les avantages de la vie accumulés ſur un petit nombre, à l'excluſion de la multitude qui n'en ſeroit que l'inſtrument & le témoin. Loin du Prince que nous pleurons ces maximes injuſtes & barbares; il n'avoit garde de s'iſoler ainſi lui-même en ſéparant ſon bonheur de celui de ſes ſemblables. Digne deſcendant de ce bon Roi, dont le nom ſeul & l'image ſuffiſent pour attendrir, de ce père des François qui ne ſoutint contre eux-mêmes les droits de ſa naiſſance que comme les titres de leur félicité, Monſeigneur le DAUPHIN ſembloit avoir reçu ſon ame toute entière. Animé comme lui du zèle le plus vif & le plus ſoutenu pour nos intérêts, il étoit prêt d'y ſacrifier les ſiens dans toutes les occaſions & ſous toutes les formes. Par quelle fatalité ne puis-je, MESSIEURS, vous rappeler un ſouvenir flatteur, ſans y mêler des images douloureuſes! Ils ne s'effaceront jamais de notre cœur ces jours de déſolation, où un poiſon funeſte couloit dans les veines d'un Roi chéri, & grava pendant quelques inſtans l'empreinte de la mort ſur ſon front; à cette nouvelle affreuſe, Monſeigneur le DAUPHIN ſemble réunir en lui-même l'effroi, la ſenſibilité, toutes les ames de la Nation. Indifférent pour la dépouille brillante qui ſemble

ble l'attendre, vivement pénétré de la perte qu'il va faire, plus fortement encore occupé du malheur qui nous menace, si on cherche en lui l'héritier du Trône, on n'y voit que le premier né des François : dans son cœur déchiré par un mêlange d'impressions cruelles où l'ambition n'a aucune part, la voix de la nature est moins forte que celle de la Patrie, le citoyen l'emporte sur le fils même. *Hélas !* s'écrie-t-il en pleurant, *que va devenir le pauvre Royaume !* Larmes sacrées, combien elles doivent exciter les nôtres ! Paroles précieuses, quelle impression elles doivent faire sur nous, quelle idée elles donnent de l'auguste Enfant qui les prononce ! Un Prince, MESSIEURS, qui à quatorze ans verse des pleurs sur son Peuple, est un Prince qui ne pouvoit le faire pleurer qu'à sa mort; un Prince qui à quatorze ans gémit sur le malheur de son Royaume, est un Prince qui ne pouvoit que le rendre heureux. Avec des sentimens si héroïques, rien de ce qui nous regarde ne sauroit être indifférent pour Monseigneur le DAUPHIN. Lorsque l'ennemi menace nos frontières (*a*), il vole à leur défense malgré la délicatesse de son âge ; dans l'instant du péril il oublie l'importance & le prix de ses jours, il en feroit le sacrifice si l'obéissance ne l'enchaînoit pas ; son cœur compte le nombre des victimes que la mort moissonne à ses yeux, & son sang est le seul qu'il verroit couler sans regret dans

(*a*) A la bataille de Fontenoy, dans un moment où les Troupes repoussées se replioient en désordre, Monseigneur le DAUPHIN tira son épée, cria *marche*, & voulut se mettre à la tête pour charger les ennemis. On l'arrêta, & on l'obligea de retourner auprès du Roi.

le champ de la victoire. Lorſqu'il ne lui eſt plus permis d'expoſer ſa vie dans les combats, il nous en dédommage en conſacrant ſes lumières & ſes travaux à notre utilité. Je vois s'ouvrir devant lui ce Sanctuaire impénétrable & terrible, où le Souverain tient d'une main le glaive qui défend les intérêts communs, & de l'autre ouvre ou ferme à ſon gré les canaux deſtinés à répandre l'abondance. C'eſt là qu'un fardeau ſupérieur ſans doute aux forces d'un ſeul homme, oblige de le partager avec d'autres hommes, qui par la fécondité de leurs vues & l'étendue de leur génie, doivent être dignes de régler le ſort des Empires, qui par la ſolidité de leurs principes & la ſublimité de leurs ſentimens, doivent mériter d'être les génies tutélaires des Nations. Aſſis dans cette Aſſemblée auguſte, Monſeigneur le DAUPHIN a ſans ceſſe dans le cœur & ſous les yeux les images ſacrées de la Religion & de la Patrie. Toutes deux lui inſpirent une exacte impartialité, ſans laquelle les paſſions & les préjugés dérobent preſque toutes les faces d'un objet, avec une ſage défiance de ſoi-même qui empêche de tomber dans la précipitation & dans l'erreur : elles lui inſpirent une noble franchiſe que l'amour du vrai & du bien ſoutient & anime, une liberté courageuſe que les conſidérations humaines ne ſauroient ralentir, avec cette ſage retenue, cette circonſpection modeſte qui s'arrête où il faut, & fait ſe taire ainſi que parler. De ſon amour pour la Religion & pour nous, il ſe forme en lui une vertu dominante, qui s'empare de toutes ſes facultés, dirige tous ſes mouvemens, & par une influence ſecrette, s'inſinue dans l'exercice même des autres

vertus, ou en leur fourniſſant de nouveaux motifs, ou en leur donnant une autre forme, ou en y ajoutant des degrés : ſemblable à une flamme active & ſubtile, qui ſe fait un aliment de tout ce qu'elle rencontre, & convertit en ſa propre ſubſtance les objets qui n'y paroiſſent pas analogues. Ainſi, quand la compaſſion & la ſenſibilité engagent Monſeigneur le DAUPHIN à ſecourir de ſes bienfaits & de ſon crédit les infortunés qui le réclament, l'humanité lui montre en eux ſes ſemblables, la Religion lui montre des membres de J. C. ſouffrant, la Patrie lui offre des membres du corps ſocial; & réglant entre eux la différence ou le choix en proportion de leur (*a*) utilité, dans une ſeule perſonne ou dans un petit nombre, il oblige la Nation toute entière. Ainſi, quand la raiſon lui preſcrit la modération des déſirs, la Religion lui apprend qu'en éloignant des beſoins arbitraires, il prévient peut-être des remords, & bien ſûrement des regrets; la Patrie l'avertit que les privations (*b*) volontaires qu'il s'impoſe, épargnent à un million d'hommes des privations forcées & peut-être cruelles. Il ne falloit ſans doute que la douceur du caractère de ce Prince, pour lui donner cet air affable & populaire, qui, en retranchant les dehors de la dignité, ne fait rien per-

---

(*a*) Monſeigneur le DAUPHIN apperçut un jour un Officier qui lui parut peu riche. Il l'appela lui-même, & lui demanda ce qu'il faiſoit. L'Officier lui répondit qu'il alloit rejoindre ſon Régiment. Auſſi-tôt il lui remit avec un air de joie la bourſe qu'il avoit ſur lui.

On lui parloit de ſon attachement pour quelques perſonnes à qui il paroiſſoit s'intéreſſer très-vivement; il répondit : Je ne les aime pas plus que d'autres; je les protège, parce que je les crois utiles.

(*b*) On propoſa un jour à Monſeigneur le DAUPHIN d'augmenter la penſion qu'il recevoit du Roi : *Je la donnerois*, dit-il; *j'aime mieux qu'on la retranche ſur les tailles.*

dre des droits du rang, qui ajoute les hommages du cœur aux hommages de la dépendance ; la Patrie lui enſeigne de plus que le vrai moyen de faire chérir ou ſupporter aux hommes les chaînes de la ſociété, c'eſt de les porter avec eux, & qu'ils demeurent bien plus tranquillement dans la foule, lorſqu'ils y voyent quelquefois deſcendre ceux que leur état ſemble en ſéparer pour jamais. Il ne falloit ſans doute que l'eſprit de Religion dont Monſeigneur le Dauphin étoit pénétré, pour lui en faire obſerver toutes les loix ; la Patrie lui enſeigne de plus qu'un Prince qui rend à l'Être ſuprême ce qu'il lui doit, empêche les autres d'y manquer, & obtient d'eux bien plus aiſément ce qu'ils lui doivent à lui-même ; elle lui apprend que ce ſont les mêmes vapeurs qui font perdre le Ciel de vue, & répandent la confuſion ſur la terre ; que les hommes ont bien de la peine à ſuivre conſtamment les règles dont quelques-uns ſe croient les inſtituteurs, lorſqu'ils troublent l'harmonie & les rapports qu'ils ne ſauroient regarder comme leur ouvrage. Que vous dirai-je encore, Messieurs ? Il ne falloit que les ſentimens de tendreſſe dont Monſeigneur le Dauphin étoit rempli pour ſes enfans, pour le faire veiller lui-même à leur éducation, & jeter de bonne heure dans leur ame les principes de vertu dont dépend leur bonheur : la Patrie lui découvre encore que le nôtre doit un jour en dépendre, & que les fruits de ces tendres arbuſtes peuvent dans la ſuite donner la vie ou la mort à tout un peuple. C'en eſt aſſez pour ne pas en laiſſer tout-à-fait la culture à d'autres ; il ſe croit reſponſable envers la Religion & l'Etat, de la négligence

qui peut en arrêter les progrès, comme des soins qui doivent en assurer le succès. Des hommages & des vœux adressés sans cesse à ces enfans précieux, l'importance & la valeur attachées à ce qui les regarde, l'empressement, la recherche, l'adulation, l'enthousiasme occupés autour d'eux, que de piéges & d'éceuils pour des ames jeunes & foibles! Monseigneur le Dauphin connoît tout le danger de l'ivresse & de l'illusion où ils sont exposés, il choisit pour les en garantir, une des occasions les plus propres à l'augmenter. Dans l'instant où ils viennent d'être reçus au nombre des enfans de l'Eglise, instant où l'appareil de la pompe & le prestige du spectacle sont bien capables d'éveiller l'amour-propre, d'échauffer l'imagination, & d'agrandir leur être à leurs yeux, il leur fait sentir qu'au pied des Autels du Dieu auquel ils viennent d'être dévoués, toutes les grandeurs humaines sont éclipsées, toutes les distinctions de Maître & de Sujet anéanties; que dans les archives du Temple où ils sont inscrits, il n'est qu'un titre commun à tous les hommes, & dont un autre a été honoré avant eux, & qu'aux yeux de la Religion comme dans l'ordre de la nature, la vertu seule décide de l'inégalité. C'est ainsi qu'en leur transmettant les principes dont il est animé, pour les disposer à être un jour de bons Rois, il commence par former en eux des Chrétiens, des Citoyens & des hommes. Concevons par-là ce qu'une Nation devoit attendre d'un Prince si vivement occupé d'elle, & ce qu'elle a perdu par le coup fatal qui le lui enlève. Nous avons senti cette perte, Messieurs, & si quelque chose pouvoit l'égaler, ce seroit

nos regrets. Je n'entreprendrai point de vous en ſaire ſentir la force; il faudroit peindre l'ame d'une vertueuſe (*a*) Princeſſe qui, ſans compter les droits de la naiſſance, fut étroitement unie à Monſeigneur le Dauphin par l'affection la plus tendre, par une aſſociation habituelle & ſuivie de bienfaiſance & de charité (je parle dans une Maiſon ſainte (*b*), Messieurs, qui n'a ceſſé d'en recevoir des marques) d'une Princeſſe qui du lit de la douleur où elle eſt attachée, ne pouvant offrir avec nous le ſacrifice de la Religion, offre ſans ceſſe pour ce Prince le ſacrifice de ſes vœux, de ſon affliction & de ſes ſouffrances; il faudroit peindre l'ame de ces Guerriers (*c*) chrétiens & ſenſibles, qui au premier bruit de notre malheur, couvrent des cendres de la pénitence leurs fronts cicatriſés & couverts de la pouſſière des combats, qui avec les armes du jeûne, de la prière & de l'aumône, avec les cris de la douleur, de la Religion & de la tendreſſe, livrent au Ciel un aſſaut édifiant, & tâchent par ce nouveau genre de défenſe de délivrer leur Chef d'entre les bras de la mort, & de l'arracher à Dieu même; il faudroit peindre l'ame de tous les Citoyens éprouvans tour à tour ce que l'admiration, l'enthouſiaſme, la paſſion peuvent cauſer d'alarmes & d'effroi avant de perdre une tête adorée, ou d'accablement & de déſeſpoir après l'avoir perdue, dont les uns égarés par la dou-

(*a*) Madame la Princeſſe de Carignan, Adminiſtratrice de la Maiſon des Nouveaux Convertis.

(*b*) Monſeigneur le Dauphin faiſoit une penſion annuelle de ſix cents livres à la Maiſon des Nouveaux Convertis.

(*a*) Les Dragons du Régiment Dauphin, dès qu'ils apprirent le danger extrême de ce Prince, donnèrent aux Pauvres un jour de leur paye, pour obtenir ſa guériſon.

leur demandent à toute la Nature un Prince qui n'eſt plus & ne peuvent s'imaginer qu'il ait ceſſé d'être, les autres abſorbés par le ſaiſiſſement, plongés dans une ſorte de ſtupeur, reſtent immobiles & en ſilence autour de cet affreux cercueil où leur eſpoir & le nôtre ſont enſevelis. Deſtructeurs de l'humanité, vous que notre foibleſſe admire, que notre crainte encenſe, que nos malheurs agrandiſſent, que notre reconnoiſſance couronne en gémiſſant, vous croyez votre gloire à ſon terme, lorſque vous ſuccombez au milieu des cadavres que votre bras a entaſſés, lorſque vous êtes conſumés par la foudre qui part de vos mains; venez reconnoître aujourd'hui votre erreur, venez apprendre combien il eſt glorieux & doux de rendre le dernier ſoupir au milieu des ſoupirs d'un Peuple conſterné qui ne demande qu'à périr pour ſauver l'objet de ſon amour ou pour le ſuivre. Qu'une telle mort eſt flatteuſe & déſirable, & de quelle vie elle doit être le prix! De quelle vie, MESSIEURS? D'une vie ſemblable à celle dont je viens de vous montrer quelques traits; vie précieuſe, utile, importante; vie trop courte ſans doute pour nous, mais vie aſſez longue pour le Prince que nous regrettons.



SECONDE PARTIE.

Si l'homme devoit rentrer dans le néant, quelque intervalle que l'on ſuppoſe entre ſon origine & ſon terme, ils paroîtroient ſe toucher : l'image de la deſtruction dont il s'approcheroit à chaque pas, donneroit aux ſiècles mêmes la brièveté d'un inſtant rapide. Mais il eſt appelé à une durée ſans bornes, le plus petit eſpace qu'il faut franchir pour y atteindre doit lui paroître immenſe, & la vue de l'immortalité change les inſtans qui la retardent en autant de ſiècles. Quand on conſidère la vie comme le ſpectacle continuel du malheur & du crime avec la triſte impuiſſance d'y remédier, comme une tâche & une épreuve faites pour exercer la vertu en attendant le rétabliſſement de l'ordre qui doit la venger, comme un cercle qu'il faut parcourir entre une multitude de devoirs pénibles & un petit nombre de vrais plaiſirs, après avoir goûté ce peu de plaiſirs ſans manquer à aucun de ces devoirs, qu'importe que le cercle dans lequel on tourne ſe retréciſſe ou s'étende ? Jugeant ainſi de la plupart des choſes humaines, Monſeigneur le Dauphin n'en meſure la durée que par l'uſage qu'il en doit faire ; vivre & mourir en ſage & en chrétien, telle eſt pour lui la ſource de la gloire & de la volupté. Tout ce qui n'offre à ſes yeux que l'illuſion de la frivolité & du menſonge, que le vuide de l'impoſture ou du néant eſt au-deſſous de ſes vœux & de ſes regards, tout ce qui n'eſt pas lui n'eſt pas digne de

lui.

lui. Qu'un Miniſtre lui étale dès ſes premières années la puiſſance & la grandeur de ſon auguſte Père, c'eſt un Courtiſan qui penſe éblouir un enfant & un Prince, mais dans ce Prince enfant il ſe trouve un Sage, un Chrétien qui étonne & confond le Miniſtre; au moins lui répond-il, *mon cœur & ma penſée ſont à moi.* Que dites-vous, Enfant ſublime, & quel oracle j'entends ſortir de votre bouche! Quoi! MESSIEURS, un Peuple immenſe ſoumis, & des Grands proſternés, le tribut de tant d'hommages & l'éclat d'une autorité ſi étendue, tout ce qui ſuffit pour ſéduire & corrompre les hommes, ne peut rien ſur lui? Non, MESSIEURS; il regarde cet appareil impoſant comme une décoration étrangère & momentanée que le ſouffle d'un inſtant peut faire diſparoître, que le pouvoir du temps diſſipera tôt ou tard. Sa raiſon, ſa vertu, ſon ame, voilà ſes biens & ſes droits ſolides, voilà ſes tréſors & ſes poſſeſſions réelles, voilà ſon domaine inaliénable. Il ne le tient ni du haſard ni des hommes, la fortune ni le temps ne ſauroient le lui ravir, la mort même, oui la mort ne peut que lui en aſſurer la jouiſſance & la rendre irrévocable; il la commence dès aujourd'hui, & rien ne pourra l'en diſtraire. *Mon cœur & ma penſée ſont à moi!* O vérité, c'eſt ton ſouffle ſacré qui l'anime, tu te hâtes de t'emparer de ton Elève, ſon ame eſt déja ton temple, & ſes lèvres te ſervent d'organe: reçois les prémices de ſes tranſports & de ſon hommage ſans craindre que jamais il ſoit démenti. Pour ſe livrer à elle ſans obſtacle & ſans réſerve, Monſeigneur le DAUPHIN ſe forme une retraite ſûre & tranquille au milieu de l'embarras & du bruit, dans le ſéjour même

du tumulte & de l'agitation. De ce rempart inacceſſible qui lui ſert d'aſyle, il voit à ſes pieds les hommes aveugles & injuſtes manquer à la nature, oublier leurs prérogatives, ramper ſur des atômes : il voit le Courtiſan inquiet qui ſe conſume pour un mot, s'enivre d'un geſte, attache ſon ame à un clin d'œil ; délivré de ce tourbillon d'ombres humaines qui ſe traînent autour de lui avec effort ou s'agitent avec violence, rendu à lui-même, renfermé dans lui-même, il s'élève ſur les aîles de la Religion, il prend l'eſſor juſques vers l'Infini, il s'élance dans le ſein même de la Divinité : placé à la ſource de tous les Êtres, affranchi des bornes de l'eſpace & de la durée, il reconnoît la dignité de ſa ſubſtance en la rapprochant du principe dont elle émane, il apprécie les facultés brillantes qu'il a reçues du Ciel, il ſent & il exerce les forces de ſon intelligence : éclairé par un rayon qui échappe du torrent de lumières, il comprend les avantages de ſa deſtinée & la nobleſſe de ſon terme, il ne doute plus ni de ce qu'il a été ni de ce qu'il eſt ni de ce qu'il ſera, il ſuit avec confiance la ligne qui le dirige, & ne craint pas que le but où il aſpire, trompe ſes efforts & ſes eſpérances. Sur les aîles de la Religion & du Génie il ſe tranſporte au-delà de l'univers, & de quelque côté qu'il contemple la multitude innombrable des Êtres répandus par-tout, depuis ces mondes multipliés dont notre orgueil s'attribue l'uſage excluſif, juſqu'à ces vils animaux que nous écraſons avant d'en être la proie, à la vue de tant de merveilles dont l'homme tâche en vain de ſaiſir les nœuds & les rapports, il s'humilie, il s'anéantit devant cette cauſe première,

unique, univerſelle qui ſeule peut connoître ce qu'elle ſeule peut opérer. Sur les aîles de la Religion & du Génie, il parcourt l'immenſité des temps & des lieux, il meſure & conſidère l'étendue des ſiècles, & ſans retrécir ſes vues ſur quelques parties de ce vaſte tableau, ſans circonſcrire ſes idées par des événemens détachés, il embraſſe tout d'un coup cette quantité prodigieuſe d'objets. Sous un point de vue général qui les enchaîne avec ordre, il découvre le mouvement inſenſible qui agite les nations & renverſe les Etats, la ſucceſſion étonnante des hommes & des Empires, le flux & le reflux ſingulier, le mélange & le contraſte bizarre des Loix des opinions & des mœurs, & marchant avec aſſurance à travers tant d'erreurs & de préjugés de malheurs & de vices, ſans tomber dans les piéges du ſcepticiſme ni dans les écueils de la crédulité, ſur la route la plus ténébreuſe & la plus incertaine, ſur la route du temps, il reconnoît à chaque pas les traces & l'empreinte de l'Eternel. Sur les aîles du génie & du goût il vole au milieu des hommes célèbres de l'antiquité, de ces Orateurs ſublimes qui étonnèrent l'Italie & la Grèce, ſauvèrent Rome & Athènes, de ces Poëtes immortels qui ſeront à jamais, comme ils ont été, toujours les délices & quelquefois les oracles de l'Univers. Par l'enchantement de leurs images, il voit paroître & ſe reproduire à ſes yeux la nature avec toutes ſes graces, le cœur humain avec tous ſes mouvemens, le monde entier avec ſes ſcènes & ſes viciſſitudes. Digne d'entendre & d'admirer de ſi grands Maîtres, puiſqu'il ſent la vérité qu'ils lui montrent, & la force des couleurs dont ils ſavent l'em-

bellir, il puise dans leurs sources fécondes cette noble simplicité, cette douce énergie qui le rendent si intéressant, il y puise cette finesse & cette aménité d'idées, cette légèreté cette délicatesse d'enjouement avec lesquelles il ne manque jamais de plaire.

On a tort de s'imaginer que l'ame se desséche à mesure que l'esprit s'orne, & que les connoissances s'étendent aux dépens de la sensibilité. Il s'en falloit beaucoup que Monseigneur le Dauphin perdît de la sienne par la retraite & l'étude. Il en sortoit au contraire avec une chaleur & une tournure de sentiment bien propres à faire connoître les modèles qu'il venoit de quitter. Il méritoit alors d'en servir lui-même, & si les hommes sentoient comme lui les impressions tendres les émotions douces que font naître les noms sacrés de père, d'époux, de fils & de frère, les liens du sang seroient pour eux comme pour lui une chaîne indissoluble de plaisirs, la société d'une famille unie & sensible seroit pour eux comme pour lui le centre du vrai bonheur. Que j'aime à le voir courant avec empressement près des objets dont il tient le jour, volant avec transport près de ceux qui lui doivent la vie, les animer par sa présence & ses caresses, lire sur leur front ingénu ses espérances & les présages de notre félicité, suivre dans leurs yeux le développement de leur ame, y chercher la sienne & ne rien omettre pour la leur insinuer. Que j'aime à le voir près de deux épouses fidelles, toutes deux dignes de jouir plus long-temps d'une si belle destinée, goûter successivement avec l'une & l'autre la douceur de l'intérêt, de la confiance, de l'attachement, de ce

détail par-tout ailleurs minutieux & insipide, mais alors délicieux parce qu'il met le comble à l'effusion du cœur, de cette co-existence locale qui seule tient lieu de tant de choses, de ce charme d'être ensemble, de se voir sans cesse & pouvoir toujours se parler, enfin de plusieurs ames confondues & identifiées l'une avec l'autre ; plaisir pur & inaltérable, vous ne paroissez médiocre ou imaginaire qu'à ces cœurs faussement délicats, qui sont indignes de vous connoître parce qu'ils sont incapables de vous sentir.

Les Loix de la probité, de l'honneur, de la sociabilité sont des obligations communes à tous les hommes, un Prince né pour régner doit aller au de-là ; l'éclat de sa grandeur future ajoute aux engagemens de sa condition présente, si sa conduite ne répond pas aux droits de sa destinée, il n'a rempli qu'une partie de ses devoirs. Placé immédiatement au-dessous de celui qui commande, fort élevé au-dessus de la foule qui obéit, sa fonction principale, & quelle fonction ! est d'approcher du Souverain sans chercher à l'égaler, d'être au rang des Sujets sans être confondu avec eux, d'avoir perpétuellement sous les yeux & à côté de lui le Sceptre & la Couronne qu'il doit posséder un jour, sans jamais y porter la main. Monseigneur le DAUPHIN n'y jette pas même un regard, ni un désir : malgré l'amour de l'indépendance qui est la passion de tous les hommes, malgré l'envie de dominer qui est la passion de tous les Grands, & qui semblable à l'air acquiert plus de ressort à mesure que l'élévation augmente, une perspective si brillante n'est pas capable de lui faire illusion ; il voit en-

tre le Trône & lui un intervalle fort étroit, mais qui ne peut être rempli ſans qu'il en coûte beaucoup à ſa tendreſſe ; il ſait que la chaîne de l'obéiſſance commence à l'héritier du Sceptre, que l'exemple de ſa docilité eſt la leçon la plus importante de la ſoumiſſion publique ; dans les cauſes ſecondes qui régiſſent une portion de l'Univers, il voit autant d'inſtrumens de la cauſe univerſelle qui gouverne le monde entier, juſque dans les erreurs & les paſſions des hommes, il découvre les vues cachées d'une ſageſſe profonde; les événemens les plus extraordinaires ne ſont pour lui qu'une combinaiſon ſecrette de moyens inconnus, proportionnés ſans doute à une fin générale & impénétrable. Quand bien même dans un Maître qui ordonne, il ne reconnoîtroit pas la voix d'un père qui parle, indépendamment du reſpect & de l'amour filial qui ne ſouffrent dans ſon cœur ni rivalité ni réſiſtance, il ſait que ſi les Loix ſont l'organe de la raiſon, les Souverains ſont l'organe des Loix, que le centre du pouvoir étant indiviſible il faut y être admis pour y participer, & qu'un vœu prématuré pour une autorité illégitime ſeroit un ſoupir de rébellion.

Gardons-nous de croire, Messieurs, qu'une ſi belle façon de penſer ait été dans Monſeigneur le Dauphin une vertu purement humaine : ce que la douceur de ſon caractère & le penchant de ſon cœur, ce que la raiſon & le patriotiſme auroient pu produire d'eux-mêmes, la Religion le conſacroit par des motifs plus nobles & plus grands. Le Chriſtianiſme pour les Princes comme pour les Peuples n'eſt autre choſe qu'une raiſon tranſcendante & infi-

nie, miſe à la place d'une intelligence limitée, une délicateſſe de probité, un héroïſme de ſentiment ſubſtitués à l'illuſion des ſens & au délire des paſſions, un aſſemblage majeſtueux & conſolant de tout ce qu'il y a de plus propre à élever l'eſprit & l'imagination de l'homme, à remplir & ſatisfaire ſon cœur. Pour les Princes comme pour les Peuples, c'eſt un frein redoutable & ſacré, une barrière puiſſante quoiqu'inviſible qui reſtreint l'autorité ſans l'affoiblir, éloigne l'indépendance en cimentant la liberté: c'eſt une balance commune & juſte qui par l'égalité de l'origine & des deſtinées, compenſe les droits & les engagemens réciproques, enſorte que s'il n'eſt rien de plus déſirable pour un Prince que d'avoir à gouverner des hommes ſoumis à l'Evangile, il n'eſt rien de plus avantageux pour les Peuples, que de dépendre d'un Prince chrétien. Je dis d'un Prince chrétien tel qu'étoit Monſeigneur le DAUPHIN, d'un Prince chrétien dont la conduite ſoit ſimple comme celle du Légiſlateur qu'il adore, dont les maximes ſoient douces comme la morale qui en eſt la baſe, dont les vues ſoient élevées comme les promeſſes qui en ſont l'objet, dont tout le culte ſoit noble & grand comme le ſera toujours le culte chrétien dans un caractère mâle & fort; ce n'eſt que dans les petites ames que la Religion dégénère en foibleſſe, en ſuperſtition, en fanatiſme. Seroit-il quelqu'un aſſez aveugle pour croire que Monſeigneur le DAUPHIN en fût capable: je lui demanderois où ſont les perſécutions qu'il a livrées, les vexations qu'il a commiſes, les victimes qu'il a immolées, les malheureux qu'il

a faits ? Voilà, Messieurs, ſi je ne me trompe, les ſymptômes ordinaires de ces maladies de l'ame, par leſquelles les hommes nuiſent tant aux hommes & à la vertu. Elle étoit au contraire bien forte cette ame qui, dans l'âge & l'efferveſcence des paſſions, dans le ſéjour de l'enchantement & de la ſéduction, dans un rang où tout ce qui plaît eſt poſſible, où ce qui flatte paroît permis, ſe ſoutient contre le torrent des occaſions & des exemples, commande en maître & impoſe ſilence à ſes déſirs, à ſes penchans, & n'en laiſſe paroître aucun dont la vertu puiſſe s'offenſer. Elle étoit bien forte cette ame qui punit ſur elle-même l'imprudence d'un autre, & renonce à un exercice noble & utile pour expier un (*a*) malheur auquel il n'eut d'autre part que de n'avoir jamais pu s'en conſoler. Père infortuné, à qui une funeſte inattention a coûté la vie, vous l'euſſiez dans tous les temps volontiers ſacrifiée pour votre maître, avec quel tranſport vous la donneriez aujourd'hui pour ſauver les jours du ſecond père de votre fils ! Elle étoit bien forte cette ame qui ſe voit ſi long-temps la proie d'une douleur lente, aiguë, ſans ſuccomber à l'impatience ni à l'affaiſſement, ſans ſe permettre la plainte ni le murmure, ſans rien perdre de ſon calme ni de ſa ſérénité. Si je pouvois, Messieurs, vous développer tous les replis de cette ame, vous verriez la régularité avec l'indulgence, l'horreur du vice avec la compaſſion

(*a*) Tout le monde ſait ce qui arriva à M. de Chambor & que ce fut par ſa faute. Quand on en parloit à Monſeigneur le Dauphin il verſoit un torrent de larmes, il n'a jamais été depuis à la chaſſe qu'il aimoit beaucoup auparavant, il a pris ſoin de l'éducation du fils, & l'a recommandé au Roi dans ſon Teſtament.

pour

pour les foibleſſes, un homme déteſtant le crime & ſachant pardonner les fautes, ami de l'ordre, plus ennemi de la violence, répétant ſans ceſſe & pratiquant toujours cette maxime précieuſe & rare, *qu'il faut, autant qu'il eſt poſſible, empêcher le mal ſans en faire ;* vous verriez un deſcendant de S. Louis, docile comme lui à la voix de l'Être ſuprême & attentif à la diſtinguer de la voix des hommes, comme lui enfant de l'Égliſe & père de l'État, toujours prêt à ſoutenir leurs droits reſpectifs & incapable de les compromettre ou de les confondre, comme lui toujours précis, toujours prompt, toujours inébranlable quand il s'agiſſoit de ſes devoirs, s'acquittant de la totalité ſans manquer aux nuances de chacun, auſſi éloigné de chercher les prétextes de l'exemption que de ſe refuſer aux motifs de la diſpenſe, auſſi éloigné de ſe délivrer de la moindre partie du fardeau, quelque peſant qu'il paroiſſe, que d'en augmenter la charge par les acceſſoires de la ſingularité, quelque ſéduiſante qu'elle puiſſe être ; vous verriez malgré la différence des temps, des conjonctures & des lieux, de l'exactitude ſans routine, de l'uniformité ſans langueur, de l'aſſiduité ſans gêne, de l'obſcurité ſans myſtère, de la chaleur ſans emportement, de la force ſans rudeſſe & ſans aigreur ; enfin vous verriez une reſſemblance entière de tenue & de ſimplicité entre Jesus-Christ & lui pendant ſa vie, perfectionnée encore par la conformité de l'un & de l'autre à la mort.

Quel mot m'échappe, Messieurs, & quel ſpectacle il nous rappelle ! Le voilà donc cet inſtant

fatal qui anéantit nos espérances & remplit la mesure de nos maux. Nos vœux & nos efforts ont été inutiles, nos ressources ont été vaines, il ne nous en reste que dans cette mort même qui nous a privés des autres. La nature affoiblie par un dépérissement insensible & gradué succombe, le glaive caché qui a si long-temps porté des coups que le bandeau de l'illusion nous empêchoit d'apercevoir, n'a presque plus besoin de frapper : lorsque le Prince que nous pleurons excitoit dans une image innocente des combats, l'admiration & l'amour, un feu destructeur le dévoroit, & cette précieuse victime lentement consumée tombe aujourd'hui d'elle-même sans effort & sans résistance; le sacrifice est presque achevé. Mais où m'emporte, MESSIEURS, le tableau de notre perte & de notre douleur? Pourquoi parler de glaive, d'autel, de sacrifice, de victime? Ce langage qui tient au sentiment, tient aussi à la foiblesse & à la crainte; détournons nos yeux de ces objets lugubres, fixons nos regards sur les images flatteuses & consolantes qui s'offrent à nous. Que le crime frémisse à l'aspect de la mort, qu'une lâche fureur ou un orgueil forcéné l'accélère, je n'en suis point surpris, elle est amère & redoutable à tous ceux qu'elle dépouille : il n'appartient qu'à un Sage & à un Chrétien de l'attendre & de la recevoir; elle ne trouve en lui que lui-même, la vérité, la vertu : elle ne sauroit les lui ravir, elle en confirme plutôt & en épure la possession, elle la perfectionne & la perpétue. O Jérusalem! séchez donc vos larmes & connoissez aujourd'hui votre gloire. Vous possédiez un trésor de bienfaisance

& de bonté que vous avez ſenti; mais vous poſſédiez encore un prodige de force & de vertu que vous ne connoiſſiez pas. *Magnus in medio tui ſanctus Iſrael.* Sa modeſtie avoit placé, MESSIEURS, entre nous & lui un voile dont notre amour pourroit ſe plaindre; toutes les qualités aimables avoient paru : l'Homme, le Prince, le Chrétien, s'étoient montrés : mais le Héros chrétien, le modèle du vrai courage & de la grandeur réelle qui nous tranſporte aujourd'hui, n'étoient vus qu'imparfaitement; enſeveli à l'exemple de l'Homme-Dieu dans le ſilence & l'oubli, il falloit qu'il diſparût à nos yeux pour les éblouir de ſon éclat & ſe montrer dans tout ſon jour. *Magnus in medio tui ſanctus Iſrael.* Etendons, MESSIEURS, nos vues & nos idées, élevons notre ame à la hauteur de celle du Prince que nous avons à contempler. Un Sage & un Chrétien dans le malheur ſont un grand ſpectacle; c'en eſt encore un plus grand de les voir à la mort. Approchez, Miniſtre des Autels, annoncez ſans frémir à ce Prince une nouvelle qu'il entendra ſans ſe déconcerter. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qui l'environne lui a dit avant vous qu'il va mourir, *morte morieris :* mais par le calme qui règne dans ſon cœur, par la pureté qui brille dans ſes yeux, par la ſérénité peinte ſur ſon front, par ſes regards & ſes vœux adreſſés au Ciel, il vous aſſurera qu'il va commencer à vivre au lieu de finir, & que l'Être ſuprême fait plus maintenant en ſa faveur que lorſqu'il l'a tiré de l'abyme du néant. *Vivam & narrabo opera Domini.* Le méchaniſme uſé qui ſe diſſout & ſe décompoſe, le dernier choc des élémens qui s'af-

faiſſent, les traits de la douleur qui ne trouvent plus à ſe placer ſans ſe confondre l'un avec l'autre & s'émouſſent à force de ſe multiplier, l'abandon de l'art qui ſe déconcerte, tout annonce qu'il va mourir, *morte morieris :* mais par la force & la netteté de ſes idées, par la vigueur & l'activité de ſa raiſon, par le nerf & le reſſort de ſon ame qui augmentent bien loin de ſe relâcher, il nous apprendra que c'eſt notre ignorance ou notre aveuglement qui confond les choſes & tranſpoſe les dénominations, qui prend le ſéjour des vivans pour la région des morts; il nous apprendra que ce qui ſemble le priver de la lumière lui donne en effet le jour, & que le moment où il ſera effacé du nombre des créatures ſenſibles, eſt l'époque heureuſe qui le placera parmi les plus grandes merveilles du Créateur. *Vivam & narrabo opera Domini.* A meſure que la plus vile portion de lui-même ſe délabre, la plus noble partie de ſon être ſe ſoutient & ſe ranime : l'oppoſition de leur nature & la contrariété de leurs droits tournent les pertes de l'une à l'avantage de l'autre, & lorſque la dernière révolution vient détruire l'édifice d'argile, l'ame ſemblable à une flamme lumineuſe qui ſort avec promptitude du caillou briſé où elle étoit détenue & ſe hâte de remonter vers ſa ſphère, l'ame victorieuſe s'élève en paix & en triomphe, repoſe avec joie & ſécurité ſur les débris de ces organes dangereux dans leſquels elle avoit ſouvent trouvé des miniſtres ingrats, des ſerviteurs infidelles, des eſclaves rebelles & ſéditieux, des ennemis domeſtiques & implacables dont elle eſt enfin délivrée. *Vivam & narrabo opera Domini.* Si le

Prince que nous admirons juge avec tant de certitude en quoi consiste la vie & la mort, s'il met ainsi les objets à leur place sans craindre de se méprendre, s'il voit couler les larmes de la nature, de la tendresse, de l'amitié, de la Patrie, sans en verser lui-même, s'il y est sensible sans en être ému & troublé, c'est que la Vérité & la Religion dont il fut toujours le disciple, dont il est maintenant le héros, le soutiennent, le dirigent jusqu'au bout de sa carrière & mettent en soupirant le sceau à leur ouvrage : c'est qu'elles lui montrent les privations apparentes comme une jouissance réelle, les adieux cruels, les séparations douloureuses comme une courte absence que chaque instant peut changer en une réunion irrévocable, c'est qu'elles lui montrent l'Univers comme le lieu du travail & des combats, le Ciel comme l'asyle de la paix & du repos, l'Être suprême comme un Juge intègre & un Rémunérateur libéral. A la voix sacrée de la Religion il paroît ce Rémunérateur, & à son aspect la splendeur du diadème s'éclipse, l'éclat des titres & des rangs s'évanouit, tous les fronts s'humilient, tous les genoux fléchissent : il paroît & à son aspect ce superbe Palais changé tout à coup en une vaste prison, n'offre plus que des chaînes pesantes ou honteuses, des esclaves gémissans ou effrayés, des infortunés ou des coupables, des ténèbres & de la poussière, il ne reste rien de grand que ce Captif heureux qui touche à sa liberté, & le Libérateur puissant qui brise ses fers. Qu'il est digne de nos vœux & de nos hommages ce Dieu de force & de majesté, ce Maître absolu des

destinées qui dégage en un instant son chef-d'œuvre & son image de l'enveloppe grossière où ses traits étoient déguisés, pour la rapprocher du modèle parfait auquel elle ressemble autant qu'il est possible, & la réunir à jamais à l'essence infinie dont elle est un écoulement ! Qu'il est digne de notre admiration & de notre envie ce Mortel privilégié dont l'intelligence sublime laisse loin de lui les dépouilles & les entraves importunes qui l'empêchoient d'agir, vole sans obstacle comme sans retour se dédommager des peines & de l'obscurité qu'elle éprouva dans un torrent de lumière & de délices ! Que nous sommes petits & à plaindre, nous qui condamnés encore à cette continuation de servitude, à cette mort lente & prolongée que notre erreur & nos passions appellent la vie, ne pouvons suivre ce Sage vertueux, ce Héros chrétien dont il nous reste le souvenir & les regrets ! C'est nous, Seigneur, & non pas lui que vous avez frappés, & c'est vous seul qui pouvez réparer vos coups, *percutiam & ego sanabo.* Il n'appartient qu'à vous de connoître la profondeur des plaies que vous faites, il n'appartient qu'à vous de donner le remède qui en calme la douleur, qui en éloigne le danger. Votre bras vengeur nous a abattus, que votre main paternelle nous relève & nous soutienne; qu'elle soutienne ce Roi chéri, ce Père affligé, dont le cœur déja blessé par la perte de plusieurs enfans qu'il aimoit, n'a senti que plus vivement la perte de celui qui pouvoit tenir lieu des autres. Soutenez cette Mère chrétienne & vertueuse qui semble ne s'être échappée des bras d'un Père qu'elle chérissoit &

qu'hélas elle ne verra plus, que pour venir recevoir ſans le ſoupçonner les derniers embraſſemens de ſon Fils; qui dans le temps qu'elle dépoſe ſa joie dans l'ame de ce Fils, qu'elle lui dit & ſe dit à elle-même, *j'ai encore un Père*, dans le temps qu'elle dépoſe ſa ſécurité dans l'ame de ce Père tendre, qu'elle lui fait dire & ſe dit à elle-même, *mon fils eſt ſauvé*, entend tout d'un coup retentir autour d'elle ces paroles affreuſes, *il eſt mort*, & lorſque dans l'accablement de ſa douleur elle veut tourner ſes regards vers le ſéjour de ſes plus douces conſolations, n'y aperçoit plus que l'horrible ſpectacle d'un nouveau cercueil. Soutenez cette Epouſe fidelle, qui après avoir vu rompre par la fatalité tous les liens qui l'attachoient au monde, voit encore trancher le nœud le plus cher & le plus ſacré; dont l'ame n'habite plus que dans le ciel ou dans le tombeau, & dont les yeux ne s'ouvrent que pour contempler l'image muette de l'objet de ſa douleur, ou les images vivantes de l'objet de ſon amour. Soutenez ces auguſtes Enfans, l'unique reſte de tant de Héros zélés pour la gloire de votre nom & de votre culte, l'unique eſpérance d'un peuple toujours cher à vos yeux & comblé de vos bienfaits, qui perdent en même temps les careſſes de la ſenſibilité, l'importance des leçons, l'utilité des exemples. Soutenez ces auguſtes Princeſſes à qui l'union & la ſociété intime d'un tendre Frère a fait paſſer des jours ſi agréables, & à qui ſa mort fait éprouver un vuide ſi difficile à remplir. Soutenez enfin ce Peuple conſterné à qui vous ne fites jamais plus vivement ſentir la rigueur de vos

décrets, & qui n'eut jamais plus de beſoin de la force de votre ſecours. En implorant ce ſecours, Messieurs, travaillons à le mériter; rendons nos regrets dignes du Prince qui les excite; allons dans cette heureuſe Cité qu'il a honoré de ſes dépouilles; tranſportons-nous auprès du tombeau qui les renferme; à la face des Autels devant leſquels repoſe ſa cendre, en préſence de ſon auguſte image qui nous ſervira de garant & de témoin, jurons un attachement inviolable à cette Religion à laquelle il fut ſi attaché, un dévouement éternel à cette Patrie à laquelle il fut ſi dévoué, une ſoumiſſion & une fidélité inaltérables à ce Monarque auquel il fut ſi fidèle & ſoumis; jurons de vivre comme lui, nous participerons à ſes eſpérances. Ainſi ſoit-il.

ORAISON FUNEBRE
DE
TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT
ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE,
MONSEIGNEUR
LOUIS DAUPHIN,

Prononcée dans la Chapelle du Louvre le 6 Mars 1766, en préſence de Meſſieurs de l'Académie Françoiſe.

Par M. l'Abbé DE BOISMONT, *Prédicateur ordinaire du Roi, Abbé de Grétain, l'un des Quarante de l'Académie.*



A PARIS,
Chez REGNARD, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, Grand'Salle du Palais, & rue baſſe des Urſins.

M. DCC. LXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



ORAISON FUNEBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT

ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE,

MONSEIGNEUR

LOUIS DAUPHIN.

Vox Domini confringentis cedros.
La voix du Seigneur briſe les cèdres. *Pſ. 28.*

CE prodige de puiſſance eſt la dernière & la plus terrible leçon que Dieu donne à la Terre, lorſqu'il veut humilier les Rois, effrayer les Peuples, & laiſſer au milieu des Nations ingrates & rebelles, l'empreinte ſenſible de ſa juſtice. Ce n'eſt plus par des vengeances ſecrettes, ſi ſouvent méconnues, & preſque toujours mépriſées, que ce Dieu jaloux parle aux coupables; il

dit à l'Ange de la mort, armez-vous du glaive de ma colère, parcourez les Empires, repoſez-vous ſur les Trônes, immolez les plus grandes victimes.... A ce ſpectacle, la nature conſternée reconnoît ſon Maître, & l'iniquité tremblante redoute un vengeur.

Falloit-il donc, MESSIEURS, pour étonner notre endurciſſement, ou pour vaincre notre indifférence, que le Ciel eſſayât ſur nous ces formidables reſſources ? O Iſraël ! quelle eſt ta corruption, ſi tes malheurs ne ſont meſurés qu'à tes crimes ! (1) Un Prince que tant de titres nous rendoient précieux, a été enlevé dans la vigueur de l'âge à la tendreſſe de ſes Peuples ; (2) nous avons vu ſécher une fleur naiſſante, dont le premier éclat annonçoit les jours les plus brillans, le Père vient de ſuivre le Fils, & les cendres de l'Aïeul (3) ſe hâtent aujourd'hui de ſe réunir à toutes ces cendres chéries ; en eſt-ce aſſez ? O mort ! tu as couvert l'Europe entière de deuil, & tu parois cependant épuiſer ſur nous toute ta fureur ! Tes coups ſont ſi preſſés, les victimes que tu fais tomber ſe ſuivent de ſi près, que les honneurs manquent à leur mémoire, & que les cercueils entaſſés attendent nos larmes. Que dis-je, le glaive eſt encore ſuſpendu ſur nos têtes (4) : arrêtez, grand Dieu ! c'eſt la Religion

---

(1) Dom Philippe, Infant Duc de Parme.

(2) M. le Duc de Bourgogne.

(3) Le Roi Staniſlas.

(4) Dans le moment où ce Diſcours fut prononcé, la Reine étoit dangereuſement malade.

en pleurs, c'eſt la gloire de votre Nom, c'eſt l'intérêt de votre culte qui ſollicite aujourd'hui votre miſéricorde.

Au milieu de toutes les voix éloquentes qui s'élèvent pour déplorer tant de diſgraces, vous avez voulu, MESSIEURS, que ma foible voix ſe fît entendre, & répétât le gémiſſement de votre douleur. Effet bien ſenſible de l'accablement ! Vous avez été trop occupés de vos regrets, pour penſer à la gloire de l'auguſte Prince que nous pleurons ; j'acquitterai du moins vos ſentimens, & ce grand Prince ſoutiendra ſeul ſa propre gloire ; les hommes extraordinaires ſont au-deſſus de l'art & du talent, ils n'ont pas beſoin d'être loués, il ſuffit ſimplement de les montrer.

Mais par une ſingularité qui le caractériſe, ce n'eſt pas ſeulement la vie de ce grand Prince qu'il faut interroger pour le connoître, c'eſt ſa mort : il n'a commencé pour ainſi dire de vivre que dans ces inſtans funeſtes où les hommes vulgaires ſont déjà morts, & il avoit commencé en quelque ſorte à mourir, dans cet âge dangereux où les Princes imprudens ne penſent qu'à vivre : c'eſt ſous ce double point de vue qu'il faut l'enviſager pour le peindre. Auſſi ſimple que ſes vertus, il n'a vécu que pour apprendre à mourir, la ſage obſcurité de ſa vie a préparé la gloire de ſa mort ; auſſi grand que ſes deſtinées, il a prouvé en mourant qu'il étoit digne de vivre, la gloire de ſa mort a illuſtré la ſage obſcurité de ſa vie : voilà tout le plan de ſon éloge. Par

l'exemple d'une vie ſi pure, apprenez, Grands de la Terre, comment il faut vivre, pour ſavoir mourir. Par l'exemple d'une mort ſi belle, apprenez, Sages du monde, comment il faut mourir, pour ſe flatter d'avoir vécu : c'eſt l'inſtruction que vous donne du fond de ſon tombeau, TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE, MONSEIGNEUR LOUIS DAUPHIN.

Dans le développement de ce grand caractère, unique peut-être aux pieds du Trône, je confondrai ſouvent, MESSIEURS, ce que nous devions eſpérer, & ce que nous n'avons point aſſez admiré; en vous peignant le Prince vertueux qui nous fut donné, je vous découvrirai le grand Roi qui nous étoit promis; je chercherai dans ſa mort l'hiſtoire de cette vie qui manque à nos neveux; je vous montrerai la gloire de ſon Règne dans ces derniers momens, que la gloire efface ſi ſouvent du Règne des plus grands Princes. Si je ne vous éblouis point par l'éclat des événemens, je vous attacherai par l'élévation des principes, je vous intéreſſerai par la douceur des vertus, je vous étonnerai par l'égalité inaltérable de cette ame ſimple & ſublime. Porté ſans ceſſe, ou plutôt fixé au milieu du cœur de ce grand Prince, j'attirerai tous les vôtres, non par la pompe des images, mais par l'intérêt de la vérité ſeule : nous ſommes François, nous aimons nos Maîtres, le ſentiment ici ne laiſſe rien à faire à l'éloquence.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ART de régner, le talent de vaincre eſt un éloge commun à tous les Rois & à tous les Conquérans ; cette gloire trop partagée n'honore preſque plus, parce qu'on l'exagère ſi elle eſt méritée, & ſi elle manque, on la ſuppoſe : mais une gloire qu'on ne peut ni ſuppoſer, ni exagérer, un art qui n'a preſque point de modèle parmi les grands, & peu de concurrens parmi les ſages, une ſcience qui caractériſe Monſeigneur LE DAUPHIN, c'eſt la ſcience de la mort ; l'éloge commence à lui. L'étude de la vérité, MESSIEURS, eſt l'école de la mort : cette vérité ſévère parle à la raiſon comme la Religion même, ou plutôt le ſentiment de la Religion achève dans le cœur ce que l'étude de la vérité commence dans l'eſprit. Voilà les deux grands Maîtres dans la ſcience de mourir que Monſeigneur LE DAUPHIN a réunis.

Enfant de la modération & de la paix, né dans ces temps de calme, où la France reprenoit par la ſageſſe des conſeils une ſupériorité qu'elle avoit trop cherchée dans la gloire des armes, il reçut de tout ce qui l'environnoit ces impreſſions douces & paiſibles qui diſpoſent le cœur des Princes à la juſtice, & tournent leur caractère à la retenue. Le bruit des combats, la fierté de la victoire a je ne ſai quoi de violent qui preſſe les paſſions d'éclore. Dans l'éduca-

tion de Monſeigneur LE DAUPHIN, les circonſtances aidèrent les principes, un naturel vif & bouillant fut tempéré par des maximes ſages; l'ame de LOUIS LE BIEN-AIMÉ, la foi d'une Mère vertueuſe, le ſouffle de l'immortel HENRI, ſi ſupérieur à toutes les maximes, prépara tout à la fois le Chrétien & le grand Homme.

Ses yeux s'ouvrent, & déja ſe raſſemble pour les éclairer cette double lumière qui montre les obligations, & qui marque les écueils; la Foi, qui lui apprend que ſur le Trône même tout eſt vain, excepté la vertu; la raiſon, qui l'avertit qu'aux pieds du Trône tout eſt déplacé, excepté la ſoumiſſion; que le devoir d'un Chrétien eſt de ſe vaincre; que l'état d'un Dauphin eſt de s'oublier; qu'étant l'objet de l'eſpérance publique, il doit être un modèle de dévouement, & qu'il ne tient de plus près à l'autorité, que pour donner l'exemple d'une obéiſſance plus prompte. Quelle leçon pour un Prince ardent, fier, impétueux, & qui ſent ſes deſtinées! Mais ce ſont ces ames fières & ſuperbes que la raiſon ſoumet avec plus d'éclat & de ſuccès; elle les enchaîne par le ſentiment de leur propre élévation, elle les enflamme par les idées du grand; les ames foibles déshonorent quelquefois juſqu'à la vertu; les ames fortes impriment à l'irrégularité même de leurs mouvemens un caractère de grandeur dont la vérité ſe ſaiſit avec avantage pour les intéreſſer & pour les ſéduire.

Monſeigneur LE DAUPHIN éprouve bientôt, MESSIEURS, toute la force de cette heureuſe ſéduction;

ſéduction : c'eût été beaucoup pour un jeune Prince que d'avoir le courage de s'étudier & de ſe connoître ; il fit plus : il oſa ſe juger, & il fut aſſez grand pour ſe craindre. Sûr de ſes reſſources, je le vois chercher au fond de ſon cœur le frein puiſſant qu'il doit oppoſer à ſon caractère ; il touche au Trône, & meſurant par ſa tendreſſe l'intervalle qui l'en ſépare, il commence aux pieds de ce Trône même cette vie intérieure & réfléchie qui eſt tout enſemble une ſorte de conſécration à la vérité, & une eſpèce d'eſſai de la mort. Un Peuple heureux, un Roi brillant de jeuneſſe & de gloire, l'eſpérance de vieillir à l'ombre d'un ſceptre que ſoutient une main paternelle, voilà ce qu'il apperçoit ; ſon ambition épurée dédaigne tous les degrés d'une grandeur périſſable ; elle s'étend aux ſiècles futurs ; elle embraſſe l'éternité, le ſeul objet digne d'une grande ame : c'eſt-là qu'il ſe promet de régner ; c'eſt-là qu'il eſſaye, pour ainſi dire, une couronne dont la poſſeſſion ne doit rien coûter à ſon cœur ; aſſez courageux pour ſe former aux vertus dont l'exemple eſt toujours néceſſaire, & pour ſe diſſimuler à lui-même les talens dont l'uſage pourroit être indiſcret. Telle fut la jeuneſſe de Monſeigneur LE DAUPHIN : de ce principe, MESSIEURS, vous allez voir ſortir, ſi j'oſe ainſi parler, & ſa mort & ſa vie ; tout ſe ſuit, l'une nous eût peut-être moins éblouis, ſi nous avions mieux jugé de l'autre.

Quels furent ſes ſentimens dans ce jour mémorable où la France conſternée ! . . . Que de plaies je vais rouvrir en un ſeul moment ! Mais il faut offrir au

respect, aux hommages de toute la Terre ces grands mouvemens de la raison & de la nature, si rares parmi les hommes, plus rares encore parmi les Princes : voilà l'héroïsme qu'il faut consigner dans les fastes du monde, & non tant de fureurs & de perfidies politiques, tant de vices brillans, tant de crimes heureux, décorés du nom de conquête : l'histoire de l'orgueil & des passions n'est que trop longue & trop célèbre ; osons du moins enrichir de ce trait précieux, l'histoire, hélas ! trop négligée de l'humanité.

Rappellez-vous vos larmes, MESSIEURS, ces larmes qui honorent & le Roi qui les mérite, & le Peuple qui les répand. Déja l'impitoyable mort sembloit détacher le diadème du front de LOUIS, & du haut de la Citadelle de Metz le montrer à son Successeur. Quel signal pour un jeune Prince ! le charme de l'Empire, l'attrait de l'autorité, les regards attendris de la Nation, qui du lit de son Roi mourant se portent douloureusement & se fixent sur le seul espoir qui lui reste ; tout livre Monseigneur LE DAUPHIN aux conseils de l'orgueil & des passions : mais toutes les passions se taisent & le sentiment parle seul : accablé de la grandeur qui semble le chercher, tremblant, pénétré de douleur & d'effroi, confondant ensemble la pitié, la tendresse, les regrets & les réflexions, Monseigneur LE DAUPHIN s'écrie : *Pauvre Peuple qui perd son Roi, & qui n'a pour toute ressource qu'un Enfant de quatorze ans !* Cri sublime, qui doit retentir aujourd'hui dans tous

les cœurs François, noble épanchement d'une ame vertueuſe & ſenſible, vous valez la plus belle vie : *Pauvre Peuple !* Ah ! Prince, dans l'excès de ſon infortune, ce Peuple étoit trop heureux de trouver un Maître qui s'attendrît ; vous étiez digne de le conſoler, puiſque vous ſaviez le plaindre.

Arrêtons un moment, MESSIEURS, il eſt ſi doux de contempler l'ame d'un bon Prince. Quelle étoit donc cette ame qui dans le feu des paſſions naiſſantes, dans l'ivreſſe d'une élévation ſubite, abandonnée ſeule à tout l'effort d'une ſéduction ſi vive, ſe défend de cette ſurpriſe, trompe pour ainſi dire la nature, ou plutôt n'écoute que ſes impreſſions les plus nobles & les plus délicates ? Quelle étoit cette étendue de réflexion, cette force & cette maturité de jugement qui n'apperçoit pas des Courtiſans proſternés, & des Sujets ſoumis, mais qui ſait déjà reſpecter ſon Peuple, & n'enviſage qu'avec effroi les erreurs de l'inexpérience, ou les abus de l'autorité ? Reconnoiſſez, MESSIEURS, l'aſcendant ſecret de la vérité qui agit ſur un Prince formé pour elle. Plaindre dans un âge ſi tendre le Peuple dont on devient le Maître, c'eſt le preſſentiment d'une ſageſſe ſupérieure, c'eſt l'inſtinct d'un Philoſophe vertueux, & le premier rayon de cette lumière qui n'eſt deſtinée qu'aux grandes ames & qui les annonce.

Cependant le vœu de ce Peuple fidèle qui venoit de trembler pour ſon Roi, demande de nouveaux appuis au Trône ; les flambeaux d'un auguſte hymenée s'allument : ô jours d'allégreſſe & de magni-

ficence, vous vous évanouîtes comme l'ombre ! Le premier gage d'une fécondité qui devoit aſſurer le bonheur de la France devint le ſignal de ſon deuil, & ces nœuds à peine formés, furent la proie de la mort.

Dans un cœur bien fait, l'innocence des penchans accroît leur force & leur durée ; le vice n'a point cette conſiſtance. Moins on laiſſe d'empire à l'erreur des coupables plaiſirs, plus on en donne à cette volupté pure dont la ſource eſt dans l'ame, que le devoir conſacre, & qui rend elle-même le devoir ſi aimable & ſi cher. C'eſt par le ſacrifice de tous ces ſentimens, par ce lit nuptial changé tout à coup en cercueil, par cette leçon de mort qui ſemble étendre ſur tous les objets l'empreinte du néant, que le Ciel achève de fixer Monſeigneur LE DAUPHIN. Dévoué aux eſpérances de l'État, il reçoit de nouvelles chaînes, la main reſpectable qui eſſuie ſes larmes lui devient chère ; mais ſi le charme de ces nouveaux nœuds adoucit le regret de ſes pertes, s'il permet à ſon cœur de s'ouvrir encore aux conſolations ſenſibles, il s'en prépare en même temps de plus ſolides & de plus pures, qu'on eſt toujours ſûr d'obtenir lorſqu'on a le courage de les chercher.

Eh quoi ! les Dieux de la Terre connoiſſent-ils donc le ſoin pénible de ſe conſoler ? Ne ſe forme-t-il pas ſans ceſſe autour d'eux une eſpèce de conſpiration pour charmer leurs ennuis, aſſoupir leurs peines, & leur rendre le plaiſir en quelque ſorte

inévitable? Reſſource trop incertaine! l'agitation qui règne autour des Trônes n'eſt que l'art malheureux de s'éviter ſoi-même ſans pouvoir ſe fuir; l'adulation qui trompe ſi habilement l'amour propre, ne peut tromper la douleur; la plaie s'envenime ſous la main qui la flatte, & le ver rongeur s'irrite encore de tous les vains remèdes qu'on lui oppoſe. Un conſolateur plus puiſſant, plus ſûr, plus fidèle étoit réſervé à Monſeigneur LE DAUPHIN; la vérité.

Je ſais, MESSIEURS, & vous ne l'ignorez pas ſans doute, combien cette auguſte vérité a d'attraits & de douceurs. Fille du Ciel, elle porte avec elle dans nos cœurs le charme divin qu'elle tient de ſon origine; amie de la médiocrité, elle la ſoutient, elle l'élève, elle l'enrichit, elle crée pour elle un nouveau genre de poſſeſſion & de jouiſſance, elle n'a ce ſemble pour le Sage obſcur que des tréſors ou des plaiſirs. Mais qu'offre-t-elle à un Prince? Le vuide, le domaine de la mort, par-tout où il croyoit appercevoir le mouvement & la vie. Juge incorruptible, elle diſpute aux Grands leurs priviléges, leurs diſtinctions, leurs vertus même; elle ôte à la jeuneſſe ſa confiance, à la gloire ſon preſtige, à la fortune ſon orgueil, aux mérites humains leur illuſion; elle détruit toutes les formes qui ſéduiſent, toutes les figures qui enchantent, toutes les ombres qui trompent, pour ne répandre qu'une lumière triſte & ſévère, fidèle, mais terrible, qui dégrade à nos yeux tous les objets, & nous découvre que le néant les domine de tous côtés avec tant d'em-

pire, qu'à peine ſortis de ſes ténèbres, ils y ſont replongés ſans retour. C'eſt à l'étude, c'eſt au culte de cette auſtère Vérité, que Monſeigneur LE DAUPHIN conſacre ces brillantes années, ces jours heureux que les plaiſirs lui promettent. Quel ſpectacle, ou plutôt quel prodige, qu'un Prince qui dans l'ardeur de l'âge, dans la variété des ſéductions, couvert de l'éclat du Trône, paſſe pour ainſi dire, & s'échappe à travers tous ces enchantemens, pour chercher la ſeule nourriture proportionnée à l'élévation de ſon ame, & à la dignité de ſa raiſon!

Mais ne confondez pas, MESSIEURS, le déſir de connoître avec la hardieſſe de penſer, ni le ſage examen des principes reçus avec le goût des nouveautés ambitieuſes. Dieu a porté ſon Trône au milieu de nous; il a fait un ouvrage qui unit le Ciel & la terre, qui embraſſe tous les temps, qui remplit tous les lieux, qui, contrariant tout, & indépendant de tout, ſubſiſte par la ſeule impreſſion de ſa main ſouveraine. A ces grands caractères, MESSIEURS, vous reconnoiſſez la Religion Chrétienne; c'eſt à la vérité de cette ſainte Religion que Monſeigneur LE DAUPHIN s'arrête. Perſuadé que toutes les connoiſſances humaines ne ſont que des ruiſſeaux échappés de ce vaſte océan, il entreprend d'en ſonder les profondeurs, mais c'eſt en adorant qu'il médite; & cet oracle qui ne trompe jamais que l'orgueil qui l'interroge, ouvre bientôt à ſes yeux toutes les ſources de la véritable Philoſophie, celle qui règle l'eſprit, fixe la morale, apprécie la gloire,

& qui en mettant tout à sa place, laisse si peu de ressource à l'erreur & à la vanité.

A la lueur de ce flambeau, Monseigneur LE DAUPHIN ose parcourir cette mer d'opinions & de paradoxes, qui grossie de nos jours par de nouveaux torrens, semble rompre ses digues, & insulter les antiques barrières de l'Evangile & de la Foi. Il examine ces productions trop célèbres, dans lesquelles sont proclamés avec tant de confiance les principes qui doivent former tout à la fois des Heureux & des Sages; & il voit que cette effervescence de raison établit moins de nouveautés précieuses par ses recherches, qu'elle n'offense de vérités utiles par ses entreprises; qu'elle prétend moins instruire qu'étonner; qu'elle n'élève l'homme que pour l'avilir; qu'elle ne lui ôte des entraves qu'il ne sent pas, que pour lui arracher des espérances qui le consolent & qui l'honorent; & qu'après l'avoir traîné d'incertitude en incertitude, elle le laisse à lui-même, entre un Dieu propice qu'il n'ose espérer, un Dieu vengeur qu'il ne veut pas croire, & le misérable espoir du néant, dont il ne peut pas même se saisir.

Monseigneur LE DAUPHIN découvre que si les opinions sont si libres, les principes de conduite, soumis bientôt à l'Arbitraire, se ressentent nécessairement de la licence des systèmes; que l'esprit de doute, par un progrès contagieux, relâche sourdement les ressorts de cette police publique qui tient aux idées & aux conventions reçues; que les esprits une fois émus s'agitent dans leurs

chaînes ; que cette agitation développe ces inquiétudes ſecrettes qui s'échappent du fond des cœurs, ſe communiquent de proche en proche, & répandent cette fierté ſéditieuſe qui conſacre l'indépendance ſous le nom de la liberté ; il reconnoît qu'il y a une maſſe de vérités confuſes, qui agit en ſecret ſur tous les Particuliers, & qui forme les mœurs générales ; que ſi on leur conſeille de diſcuter ce ſentiment précieux qui les dirige, on les invite à s'en défier ; què ſi on le combat, on les pouſſe à s'en affranchir ; parce que tout ce qui ſemble étendre le domaine de l'homme, & lui donner plus d'action, entraîne ſon jugement, en flattant ſon orgueil : eſpèce de fanatiſme qui produit l'anarchie juſques dans les mœurs, & avec le mépris des règles, le mépris de tous les devoirs.

Enfin cette ſainte Philoſophie lui dit ; n'en croyez pas les jugemens du monde ſur la gloire, il promet l'immortalité, mais c'eſt Dieu ſeul qui la donne : *Eſto vir fortis, & præliare bella Domini.* Soyez ferme & courageux, non pas ſeulement au milieu de ces combats que la raiſon d'Etat, toujours ſi flexible, autoriſe mal ſi la néceſſité ne les juſtifie pas, où la valeur eſt meurtrière, où la victoire eſt inſolente, mais ſoyez ferme & courageux contre vous-même, contre ces déſirs, ces penchans, ces foibleſſes, ces paſſions dont l'éclat augmente le crime ; *Eſto vir fortis ;* ſoutenez, achevez les guerres du Seigneur, *præliare bella Domini.* Elles ſont ſans lauriers, ſans titres, ſans monumens ſur la Terre ; mais les lauriers

ſécheront

fécheront un jour, les titres feront effacés, les monumens feront détruits, l'Hiftoire même de l'Univers périra, & l'Hiftoire de ces guerres faintes, écrite de la main de Dieu dans les regiftres éternels, fubfiftera feule ; elle feule furnagera fur ce vafte abyme, où l'oubli doit précipiter & confondre enfemble les Vainqueurs & les Vaincus, les Conquérans & les Efclaves, l'orgueil des palmes & la honte des chaînes : *Efto vir fortis, & præliare bella Domini.*

Qu'attendez-vous, MESSIEURS, de ces inftructions divines ? L'Arche du Dieu vivant n'aura-t-elle été décorée que pour devenir la proie de l'audacieux Philiftin ? Non, de fi faintes infpirations ne feront point démenties par de honteux retours ; elle fera dépofée, cette Arche refpectable, dans un Sanctuaire inacceffible ; le fouffle empefté, l'œil impur d'Amalec ne la fouillera point, & le voile du recueillement & du filence la couvrira toute entière. Ofons aujourd'hui lever une partie de ce voile ; ofons pénétrer dans cette retraite augufte, où l'impreffion de la grandeur fe fait bien moins fentir que le charme de la paix & de l'innocence. Inutile, ainfi qu'il le difoit lui-même, au bonheur de la France, (ah ! c'eft l'unique erreur dont on puiffe accufer Monfeigneur LE DAUPHIN) plus inftruit, & par conféquent plus détaché, ce Prince fi digne de fe montrer, enfevelit dans les mêmes ombres, & les lumières du Sage, & les vertus de l'Homme jufte. Mais du moins votre gloire, Seigneur, brille au milieu de ces ombres mêmes : fi l'Homme de l'Etat n'a point été affez connu,

du moins l'Homme de la Religion & de la Vérité n'a pu ſe dérober à notre admiration : voilà l'Empire que vous lui réſerviez ſur la Terre ; vous vouliez qu'il régnât, malgré tous les détachemens de ſa raiſon & de ſa foi, & vous lui avez donné une autorité qui, pour être reſpectée, n'a beſoin que d'être apperçue ; l'autorité des bons exemples.

Que l'exercice de cette autorité fut doux, paiſible, égal, uniforme ! Ce n'étoit point l'auſtérité d'une réforme chagrine qui décourage les foibles, ou qui les humilie ; c'étoit une piété de ſentiment, ſage dans ſes motifs, ſimple dans ſes effets ; nulle étude, nulle recherche, nul effort, la vertu d'un jour fut la vertu de toute la vie. Monſeigneur LE DAUPHIN n'étonne point par la ſingularité, il attire par la confiance, il fixe par l'eſtime ; ſemblable à un fleuve majeſtueux qui n'a ni le bruit, ni la rapidité d'un torrent, mais qui toujours fidèle dans ſon cours, baigne ſans violence, comme ſans inégalité, les heureuſes contrées au milieu deſquelles il s'écoule. La valeur d'un moment peut faire un Héros, mais c'eſt le courage de tous les jours qui fait le grand Homme ; & que ce courage eſt rare dans un Prince que la politique même livre aux plaiſirs, dont les regards ne tombent que trop ſouvent ſur des crimes tout préparés, & que la honte de paroître foible ſoutient toujours ſi mal contre le charme d'une foibleſſe ! Cette humiliante & vaine reſſource n'étoit point faite pour Monſeigneur LE DAUPHIN, elle lui étoit inutile ; que pouvoit la honte de l'égarement ſur une Ame ſupérieure à la

vanité même de la ſageſſe ? Jaloux de ſa propre eſtime, il n'a beſoin que de ſes regards pour être juſte. C'eſt dans le fond de ſon cœur qu'il trouve le reſſort puiſſant, le principe toujours actif de l'honneur & de la vertu ; ce cœur qu'enflammoit l'amour de l'humanité de ſes tranſports les plus purs, ne ſe repoſoit jamais dans le ſentiment du bien qu'il avoit fait, il s'affligeoit de celui qu'il n'avoit pu faire. On vante les larmes de ce Brigand trop fameux qui craignit que la terre manquât à ſes ravages : quel abus de l'admiration ! Quel hommage réſervons-nous donc à Monſeigneur LE DAUPHIN, à cette ſainte avidité du bonheur général qui lui faiſoit envier un pouvoir ſans bornes, pour jouir du plaiſir de répandre des graces ſans meſure ! Aveugles diſpenſateurs de la gloire, écoutez, & rougiſſez de vos jugemens. Un pauvre ſe préſente ſur le paſſage de ce bon Prince, objet également terrible & touchant ; la misère la plus affreuſe, & l'infirmité la plus dégoûtante ſembloient ſe diſputer ce reſte d'homme ; frappé du ſpectacle, Monſeigneur LE DAUPHIN s'arrête, & ſes mains libérales s'ouvrent avec ſon cœur : vous imitez JESUS-CHRIST, lui dit un de ſes amis (car l'amitié eſt un beſoin de la vertu) ; il ſoulageoit en paſſant tous les malheureux, *pertranſivit benefaciendo ;* reſſemblance trop imparfaite ! Que ne puis-je auſſi les guérir, s'écrie le Prince auſſi Chrétien que généreux ! *Pertranſivit benefaciendo & ſanando omnes :* ſentiment ſublime, qui ſemble échappé du ſein de la Divinité même !...

Eh ! comment ſe perſuader qu'une ame ſi haute & ſi pure, qu'une ame entraînée vers le bien par une impulſion ſi vive, pût languir quelquefois dans un ſommeil qui l'eût dégradée ? Le repos apparent de Monſeigneur LE DAUPHIN étoit le repos de l'Être ſuprême dont la Providence veille pour des ingrats.

Maiſon déſolée de ce grand Prince, parlez ici à ma place, publiez le ſecret de cette ſolitude reſpectable ; ſecret ſi peu connu, & peut-être ſi témérairement interprété. Vous peindrez Monſeigneur LE DAUPHIN détaché de tout, mais ne négligeant rien, étudiant dans le ſilence l'art ſublime de régner, avec le déſir d'obéir toujours ; l'art plus intéreſſant de rendre les Hommes meilleurs, pour les rendre encore plus heureux ; toujours égal à lui-même, étant toujours tout ce qu'il devoit être ; libéral, parce qu'il ne pouvoit être magnifique ; économe, parce qu'il vouloit être toujours libéral ; admirable dans ces momens même où l'amour propre eſt ſans adreſſe pour ſurprendre l'eſtime, & ſans précaution pour cacher les foibleſſes. Vous direz qu'il avoit la vertu de tous les devoirs, c'eſt-à-dire, non-ſeulement le reſpect d'un Fils, la fidélité d'un Epoux, la tendreſſe d'un Père, la conſtance d'un Ami, la ſoumiſſion d'un Sujet, mais la plénitude & la perfection de tous ces ſentimens ; ſoumiſſion qui n'empruntoit rien ni de l'engourdiſſement de l'indolence, ni de la puſillanimité de la crainte ; c'étoit l'impreſſion de la tendreſſe & du reſpect, c'étoit cette modération éclairée qui n'eſt elle-même que le ſentiment délicat des convenances, qui

marque le terme où le désir le plus juste doit s'éteindre, où l'ambition la plus louable doit s'arrêter, où la passion même du bien public doit se taire. Fidèle à cette lumière, il sembloit resserrer par une noble circonspection l'espace qu'il occupoit par son rang : & lorsque la juste confiance de son Roi lui eut ouvert le sanctuaire du Trône, après avoir étonné par ses oracles les Anciens & les Sages, il venoit oublier ses destinées, s'oublier lui-même dans l'obscurité de sa vie privée, & captiver cette intelligence qui eût pu maîtriser les événemens, & fixer le sort des Nations.

O vertueuse obscurité ! silence auguste de la Sagesse! Que vous couvrez de trésors ! Qu'il est beau de voir la scène tumultueuse de l'ambition & de l'intrigue, des passions & des intérêts, des rivalités & des plaisirs, renaître & se renouveler sans cesse, sans être ébranlé par le mouvement général ! .... Mais vous n'êtes pas faits pour juger de ce prodige, Hommes vains & frivoles, qui fuyez votre propre cœur, vous qui n'avez jamais senti le besoin de vous connoître, & la douceur de vous retrouver : c'est à vous que je parle, Disciples ignorés de la raison & de la vertu, venez, entrez dans cette solitude formée aux pieds du Trône, voyez-y régner vos principes & vos mœurs, & goûtez le plaisir de vous estimer vous-mêmes, en admirant Monseigneur LE DAUPHIN. Là ne s'assemblent point pour répandre un jour la désolation & l'effroi, ces vapeurs malignes, ces nuages politiques, ces tempêtes

& ces foudres qui agitent les Empires, & qui les embrafent ; c'eft là que fous l'œil de la juftice s'achève, par le travail & la réflexion, le dépôt facré du bonheur de nos Neveux ; c'eft là que la Religion perfectionne un Chrétien, que l'humanité forme un Citoyen, que la raifon prépare un grand Roi ; c'eft là que vous appercevez les devoirs & les fentimens mis à la place des plaifirs, parce que les fentimens occupent, parce que les devoirs fatisfont, & que les plaifirs même les plus innocens ont toujours une fecrette malignité qui corrompt, ou du moins un vuide qui trompe ; c'eft là que vous trouvez une gaieté douce, une franchife aimable, une fimplicité touchante, un cœur qui connoît le prix d'un cœur, un Maître qui ne fe fait fentir que par les obligeantes précautions qu'il prend pour fe faire oublier : enfin, & c'eft le plus grand fpectacle qu'un Prince puiffe offrir à la Terre, c'eft là que vous voyez toutes les impreffions de droiture, de juftice & de grandeur qui partent du Trône, s'arrêter dans le cœur de Monfeigneur LE DAUPHIN, s'y réunir, s'y développer, s'y mûrir pour fe reproduire enfuite, & fe répandre dans de jeunes cœurs, l'amour & l'efpérance de la Nation ; c'eft là que vous le voyez lui-même goûter au milieu de fes auguftes enfans, ce plaifir pur que la vertu puife aux fources de la nature, le bonheur d'être Père ; partager l'innocence de leurs jeux, fourire à leurs tendres careffes, étudier leurs penchans, effayer leur foible raifon ; leur montrer,

non les reſpects, mais les obligations qui les attendent ; leur répéter, non les accens ſéducteurs de l'adulation, mais le cri déchirant de la misère ; & leur apprendre que le Pauvre vertueux qui gémit loin du Trône, eſt un Citoyen reſpectable que le Trône doit protéger.

Quel Maître, & quels Élèves ! Il eſt donc coupé pour jamais cet heureux cours de principes & d'inſtructions. L'aſtre qui échauffoit ces foibles plantes de ſes rayons bienfaiſans ne luira plus ſur elles, hélas ! & il ne luira plus pour nous. O mon Dieu ! vous n'avez fait que montrer ce bon Prince à la Terre, vous avez emporté comme un vent impétueux le plus cher objet de nos eſpérances, *abſtuliſti ſicut ventus deſiderium noſtrum ;* ſa vie a paſſé comme un nuage, *& ſicut nubes pertranſiit ſalus noſtra.* Quel préſent vous aviez fait à cet Empire ! Que de germes de bonheur & de gloire étoient renfermés dans une vie ſi ſimple en apparence & ſi obſcure, que de vertus utiles, que d'exemples profitables & ſalutaires ! Et malheur à qui ne ſentiroit pas le prix de ces exemples & de ces vertus ! Malheur à ces ames atroces dont l'admiration ne s'éveille qu'au bruit des ravages & des crimes célèbres ! Pour nous, MESSIEURS, ſachons apprécier en Chrétiens un Prince Chrétien ; un Prince ferme dans ſes ſentimens, ſublime dans ſes vues, ſage dans ſes goûts, ſévère dans ſes mœurs ; qui ne chercha que Dieu, qui n'aima que la vérité, qui ne vécut que pour ſe convaincre que l'uſage le plus ſenſé qu'on pût faire de la vie, c'étoit d'apprendre

à la quitter. Voilà le ſigne de ſalut que Dieu avoit établi au milieu de nous, *ſignum & portentum in Iſraël,* voilà le miracle de ſa miſéricorde : ſerions-nous réſervés au crime de le méconnoître? La vanité ne réclame rien dans ce triſte éloge ; on ne vous offre point des drapeaux déchirés, des trophées ſanglans, des Rivaux humiliés, des Provinces conquiſes ; la Victoire éplorée ne gémit point, la Renommée ſe tait ; la Vertu pleure ici toute ſeule ; elle pleure un Prince de trente-ſix ans qui ne connut qu'elle ; non, nous ne ſommes point aſſez corrompus pour réſiſter à l'intérêt que porte avec elle cette nouveauté touchante ; nous n'aimons pas pour nous la ſévérité de la Vertu, mais nous en aimons toujours le ſpectacle, il ſemble qu'il nous honore à nos propres yeux ; cette eſpèce d'orgueil aſſure encore un reſte d'empire à la Religion, elle entre du moins juſques-là dans les bienſéances de nos mœurs ; aveugles que nous ſommes! & nous ne penſons pas que ces mêmes bienſéances s'élèveront un jour contre nous, nous ne penſons point que nous ſerons jugés par ce reſpect même que nous gardons aux vertus que nous n'imitons pas.

Mais ſi vous avez beſoin, MESSIEURS, de l'admiration pour être utilement touchés, le Ciel vous ménage encore cette grace. Vous avez vu une vie chrétienne, qui n'a été que l'apprentiſſage de la mort ; je vais vous offrir une mort héroïque, qui renferme tout l'éclat & tout le ſpectacle d'une belle vie.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

Nous mourons tous, & la mort égale tous les hommes. Les avantages de la naiſſance, la célébrité des talens, les dons du génie, tous ces accidens de grandeur ou de gloire qui décorent cette vile pouſſière dont nous ſommes ſi vains, & qui couvrent, du moins pour quelques momens, le miſérable fond de notre être, tombent alors & diſparoiſſent : à la mort il ne reſte que la mort même ; c'eſt-à-dire, une raiſon qui s'éteint, des organes qui ſe détruiſent, des formes qui ſe décompoſent, un dernier ſouffle qui échappe, & ne laiſſe bientôt après lui qu'un triſte amas de boue & de cendre, qui n'a pas même de nom.

Rois, Puiſſans, Heureux du monde, voilà le ſort humiliant qui vous attend, vous le ſavez ; mais ce que vous ignorez peut-être, c'eſt que ſi ce dernier moment peut admettre quelques diſtinctions & quelque éclat, ſi la mort peut ſouffrir que quelques rayons de gloire entourent encore ſa victime, c'eſt au Sage, c'eſt à l'Homme vertueux que ce privilége eſt réſervé. Lorſqu'elle approche d'un Grand qui n'a vécu que pour l'erreur ou pour le crime, elle trouve en quelque ſorte ſa proie à demi-conſumée, elle n'apperçoit pour ainſi dire que des ruines & des débris ſur leſquels elle achève d'étendre toute l'horreur de ſon ombre : mais lorſqu'elle approche d'un Juſte,

étonnée & comme ſuſpendue, elle ſemble s'arrêter pour contempler elle-même les derniers mouvemens de ſon ame, elle ſe meſure avec lui, elle augmente ſa force & ſon action, elle attend qu'il ſe montre tout entier, & lui laiſſe, même en l'accablant, tout l'honneur du triomphe.

Ainſi parut-elle s'arrêter à ce lit de ſouffrance & de gloire ſur lequel Monſeigneur LE DAUPHIN expira. Tout eſpoir étoit perdu, l'admiration & l'amour s'obſtinoient à eſpérer encore ; on ne pouvoit croire que tant de grandeur ſe fût éclipſée pour toujours ; on contemploit cette bouche dont les derniers oracles avoient honoré la Religion & l'humanité: hélas! on ſe perſuadoit qu'elle alloit s'ouvrir encore, on preſſoit ce cœur déja glacé, on y cherchoit les reſtes de ce courage qui eût dû triompher de la mort même, ſi les coups qu'elle porte n'étoient pas inévitables ; & la douleur trompée par l'éclat de ce moment, croyoit toujours trouver la vie où elle avoit vu tant d'élévation & de vertu.

Mais que fais-je? Et pourquoi vous précipiter vers cet inſtant fatal! Je le ſai, MESSIEURS, dans le récit d'une mort ordinaire on ménage la ſenſibilité ; mais il eſt des mouvemens qu'il ne faut point étudier de peur de les corrompre ; il eſt des circonſtances où l'uſage de l'art eſt une eſpèce de profanation ; c'eſt à la ſimplicité à décrire l'héroïſme de la ſimplicité : peindre Monſeigneur LE DAUPHIN mourant & le pleurer, recueillir ſa gloire & y meſurer nos pertes, ajouter l'admiration à l'admiration,

la douleur à la douleur, le gémiſſement au gémiſſement ; voilà tout l'artifice de cette dernière partie de ſon éloge. Portons donc ſous vos yeux le ſpectacle tout entier : il n'occupe qu'un point dans la trop courte carrière de ce grand Prince ; mais ce point eſt le centre d'une grande lumière, & il doit être pour nous une ſource inépuiſable de regrets.

Oui, MESSIEURS, la mort de Monſeigneur LE DAUPHIN a révélé ſeule le ſecret de ſon ame : fatalité cruelle, il falloit le perdre pour le juger ! Déja ſe répandoient ſourdement les plus vives inquiétudes ſur la conſervation d'une tête ſi chère ; déja ſe mêloient à ces terreurs ſecrettes de noirs preſſentimens & de ſiniſtres conjectures : un bon Prince eſt l'héritage d'un bon Peuple, & chaque particulier tremble pour le bien qu'il craint de perdre ; mais ſoit que ce qui nous eſt précieux nous paroiſſe devoir durer toujours ; ſoit que l'apparente ſécurité de tout ce qui environne Monſeigneur LE DAUPHIN faſſe taire les craintes ; ſoit plutôt, ô mon Dieu, que par un de ces décrets rigoureux qu'il faut adorer, vous euſſiez troublé le conſeil des Sages, le péril eſt méconnu, le cri de la prévoyance d'un ſeul qui l'annonce n'eſt pas même répété par la terreur de tous, & la victime déja ſous l'inviſible main de la mort, marche lentement au ſacrifice .... O vous qui du haut des Cieux voyiez nos allarmes, vous le Protecteur de la France, après en avoir été le Père, pourquoi ne couvriez-vous pas de vos ailes l'auguſte rejeton de votre ſang ? Hélas ! il eût été juſte comme vous, il eût aimé ſon

Peuple, il eût perpétué ces jours tranquilles dont nous jouissons.... Mais il falloit que l'Arrêt des vengeances s'accomplît.

Cependant, au milieu des progrès d'une destruction sensible, l'ame de Monseigneur LE DAUPHIN, toujours ferme, toujours égale, semble prendre encore plus de mouvement & d'activité. Il voit s'élever entre lui & le Trône de tristes ombres qui s'épaississent; mais sa tranquillité n'en est point altérée, il la communique à tout ce qui l'approche; il couvre lui-même du voile de la sécurité qu'il veut inspirer, le tombeau qui se creuse imperceptiblement sous ses pieds; sa généreuse confiance achève l'aveuglement. Eh! qui eût pu croire en effet que les années dussent manquer à tant de courage! jamais nos regards ne s'attachèrent sur ce Prince avec plus de tendresse & d'intérêt; jamais il ne parut sortir avec plus de pompe & de majesté de cette retraite intérieure qu'il s'étoit formée, semblable au Soleil qui rassemble tous ses feux lorsqu'une sombre vapeur s'élève pour l'obscurcir & pour l'éteindre.

Je ne sai, MESSIEURS, si mon sujet me séduit; mais ce courage me paroît supérieur à tout ce que l'opinion, le préjugé consacre dans les Héros: quoi! c'est à la vue de ce tombeau presque ouvert que Monseigneur LE DAUPHIN paroît entrer dans la carrière de la vie? Une voix secrette lui dit, *morieris tu:* vous portez la mort dans votre sein, vous mourrez bientôt, vous jeune, vous l'héritier d'une couronne brillante, *morieris tu;* & cette voix cruelle, ce noir

pressentiment, le regret d'une si belle destinée, rien ne l'arrête ; je le vois paroître à la tête de nos Guerriers dans les plaines de Compiegne..... O mon Prince, ô l'espoir d'une Nation qui chérit ses Rois, ne vous montrez-vous donc avec tant d'éclat que pour rendre nos regrets plus amers ! Suspendons un moment le sentiment de ces regrets, & connoissons du moins toutes les espérances que nous sommes réservés à pleurer.

La gloire des armes, MESSIEURS, cette gloire qui fait si peu d'illustres & tant de malheureux, cette gloire qu'il faut craindre, & qui pour se faire pardonner ses triomphes, a besoin d'être expiée par le regret même de les avoir obtenus, n'étoit point étrangère à Monseigneur LE DAUPHIN. Né du sang des Héros, il en connoissoit l'éclat, & il en redoutoit l'ivresse ; la modération & l'humanité de son auguste Père tempéroit la bouillante valeur du grand HENRI qui étinceloit dans ses veines, & ces lauriers qu'il avoit partagés à Fontenoi au milieu d'un champ couvert de carnage & de sang, avoient moins excité son ambition que déchiré son cœur. Mais il avoit compris que la science des combats, toujours funeste, est quelquefois nécessaire ; qu'un grand Roi ne doit ni craindre ni être craint, & que s'il se défend de conquérir, il doit savoir conserver. C'est d'après ces maximes, dignes tout à la fois de sa sagesse & de ses destinées, que nous l'avons vu mêler l'image de la guerre aux douceurs de la paix, & dans un spectacle qu'il rendoit si intéressant par son action & par sa

préſence, préparer, non des terreurs à nos voiſins; non des victimes à l'ambition, mais des Défenſeurs à la Patrie, & des Héros à la néceſſité.

Guerriers reſpectables (1), chargés particulièrement de la gloire de ſon nom, vous l'avez vu couvert des mêmes armes, & de la même pouſſière que vous, vous inſpirer par ſon exemple le goût de cette diſcipline ſévère qui aſſure les ſuccès, ou qui répare les diſgraces. *Enfans*, vous diſoit-il, en vous préſentant à ſon auguſte Epouſe, *Enfans, voilà ma Femme.* Quel langage! Avec quelle douceur ce rayon de bonté pénétroit au fond de tous les cœurs! Siècle fauſſement délicat, vous rougiſſez peut-être d'une parole ſi ſimple & ſi étrangère à vos mœurs; vous en rougiſſez! & cette parole eût été le cri de la victoire; elle eût précipité dans le péril, elle eût mené à la mort ce même Soldat dont elle avoit embraſé l'ame : quel feu, quelle audace n'eût pas répandue dans toute une Armée l'impreſſion d'une familiarité ſi touchante? quelle vie eût été ménagée? Hélas! penſions-nous qu'on verroit bientôt ces mêmes Guerriers, ſi fiers des bontés de leur Prince, courber aux pieds des Autels, couvrir de cendre ces mêmes étendards qu'ils venoient de déployer à ſes yeux, & par la pieuſe ſingularité de leur pénitence, redemander au Ciel des jours dont ils ſe promettoient tant de gloire! Pénitence auſſi chrétienne que Françoiſe, ah! vous deviez déſarmer le bras de Dieu, &

(1) Le Régiment Dauphin.

détourner le coup terrible dont il étoit près de nous accabler !

Mais ce Dieu qui fut inexorable, eſt un Dieu juſte. C'en eſt fait, MESSIEURS, l'ordre irrévocable part des Conſeils éternels, & Monſeigneur LE DAUPHIN eſt frappé au milieu de ſes palmes pacifiques. Tout à coup le péril ſe déclare, l'Art ſe déconcerte, la confiance ſe perd ; la Mort ſemble ſortir du nuage qui l'enveloppoit, elle ſe montre, elle a déja la main étendue ſur le Prince.... Moment affreux ! Le cri de la douleur s'élève du ſein de la gloire & de la majeſté, & va ſe répéter dans tous les cœurs ; le Peuple inonde les ſaints Portiques, les Temples retentiſſent de gémiſſemens, les Autels ſont chargés de vœux, le Pauvre court chercher le Pauvre, pour confondre avec lui, & le ſacrifice de ſes larmes, & l'offrande qu'il dérobe à ſa misère.

Vœux inutiles ! Peuple préſomptueux dans ta douleur, Peuple qui ne mérite rien, & qui oſe tout eſpérer, tu as toi-même préparé ces profondes ténèbres qui te cachent la miſéricorde ! Tes propres iniquités ſe ſont placées entre le Ciel & toi comme un nuage d'airain, pour repouſſer tes cris & ta prière : *oppoſuiſti tibi nubem, ut non tranſeat oratio.* Ce n'eſt qu'au bruit de la foudre que tu t'éveilles, & tu ne ſais ni la craindre, ni la prévoir ; tes tardifs gémiſſemens retombent ſur toi, *oppoſuiſti tibi nubem, ut non tranſeat oratio.* En effet, MESSIEURS, le mal devient extrême, & livre bientôt Monſeigneur LE DAUPHIN aux derniers ſecours de la Religion.

Ce jour de pleurs & d'effroi, dont l'appareil étonna l'ame la plus ferme, attendrit la plus insensible, déchira la mieux préparée, fut le jour de votre Majesté, Seigneur ! *In illâ die exaltabitur Deus solus.* O Roi éternel, qui voyez tous les Rois s'écouler devant Vous avec le torrent des âges, que vous étiez grand dans ce moment terrible ! Tout s'abaissa sous vos pieds, Trône, Sceptre, Dignité, Puissance ; tous les Rangs, tous les Degrés disparurent, toute lumière s'éclipsa devant ces lugubres flambeaux qui n'éclairèrent alors que la foiblesse, l'humiliation, le néant ; & dans ce Palais tout plein de la gloire humaine, il ne resta que Vous & la victime. *In illâ die exaltabitur Deus solus.*

A ce spectacle, MESSIEURS, dont la seule image glace les sens, au milieu de cette espèce de solitude morne & subite, Monseigneur LE DAUPHIN, humble & ferme tout ensemble, se précipite dans le sein de ce Dieu qui lui reste seul. Sa jeunesse, ses destinées, toute cette grandeur dont il n'apperçoit plus qu'un rayon sombre & funeste, ne lui coûte pas un soupir : dans cette ame forte & vertueuse, la grace & la raison avoient devancé la mort. Le Roi, quel moment pour un Père ! le Roi fond en larmes, le cœur des Princes de son Sang se déchire & se brise, les Prêtres consternés se troublent ; lui seul tranquille au milieu de la désolation dont il est l'objet & le témoin, environné de terreur & de pitié, sans défier la Mort, sans la craindre, ne voit que l'éternité qu'elle fait briller à ses yeux ; toute la nature se retire devant lui, mais le Ciel s'approche ;

s'approche; enlevée pour ainsi dire à la Terre, par le pouvoir & l'attrait de la grace, son ame s'élance à la voix du Pasteur qui lui dit en gémissant : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Prince, voilà votre Roi, il vient à vous plein de douceur, *venit tibi mansuetus.* Ah! sans doute toute la miséricorde étoit pour lui, & toute la colère pour nous .... L'innocence s'humilie, mais elle ne connoît pas l'horreur de l'inquiétude; il l'avoit toujours cherché ce Roi des Siècles, ce Dieu des Rois; sa présence pouvoit-elle ou l'effrayer, ou le surprendre? Il l'avoit craint pendant sa vie comme son Juge, il l'adore dans ce dernier instant comme son Consolateur & son Père; il ranime tous les courages, il calme tous les désespoirs, il soutient, il dirige lui-même le ministère d'un Pontife que la douleur égare; il lui marque la place que l'Onction sacrée doit purifier; & sa fermeté religieuse fait douter si les saints Mystères qui s'accomplissent, annoncent seulement les sages précautions d'une foi prompte à s'allarmer, ou s'ils sont en effet les dernières consolations d'une vie prête à s'éteindre.

Tristes, mais salutaires précautions, vous n'avez été que trop justifiées! Cependant l'espérance renaît, un rayon brille au milieu de la tempête. Rayon trompeur, mais précieux, il éclaire le plus beau moment de la vie de Monseigneur LE DAUPHIN; que dis-je, le moment? il éclaire en effet toute sa vie.

C'est le privilége des Ames fortes de rassembler, dans un court espace, tout l'éclat d'une longue carrière, & d'offrir l'histoire d'un siècle dans le tableau

de peu de jours.... Sortez donc de votre ſecret, ame puiſſante & ſublime ; déchirez, il en eſt temps, le voile de la modeſtie qui vous couvre ; votre vertu fut le recueillement & la retenue ; votre devoir eſt de vous montrer aujourd'hui toute entière, d'humilier l'indifférence qui vous a méconnue, de juſtifier l'amour qui vous pleure, de conſacrer les triſtes éloges qui vous attendent ; vous ne devez plus craindre l'admiration, & vous devez au monde la vérité... Réuniſſons du moins, MESSIEURS, quelques traits de cette vérité ſi honorable pour Monſeigneur LE DAUPHIN. Je vous ai promis un grand Roi, le voici.

Prince exact & prévoyant ; au milieu du trouble & de l'attendriſſement général, ſa prudence délibère, & ſa raiſon exécute ; quel que ſoit l'eſpoir qu'on lui préſente, il marche au terme ſans ſe diſtraire, il ſe tranſporte ſous ce point fatal qui ſépare le temps de l'éternité ; il contemple ſa mort, il en rapproche tous les détails, il étudie les déplorables droits qu'elle lui donne, il pèſe les derniers vœux de ſon cœur, & pour ne s'occuper déſormais que du Ciel, il s'acquitte de tout ce qu'il doit à la Terre : voilà ſa ſageſſe.

Prince rigoureuſement équitable ; perſuadé de l'inutilité de ſa vie, il craint que ſa mort ne devienne onéreuſe à ce même Peuple qu'il n'a pas ſervi ; il voudroit avoir mérité ſes regrets, & ne lui coûter que des larmes. Plein de ce ſentiment, il règle les honneurs de ſa Cendre, ſa courageuſe économie écarte du moins le faſte de ſon tombeau, & ſa première volonté eſt un bienfait public : voilà ſa juſtice.

Maître délicat & généreux ; il exagère les foibles ſervices qu'on lui rend, il récompenſe le ſtérile intérêt qu'on lui montre, il conſole le zèle malheureux dont les reſſources s'épuiſent, & à qui il ne reſte que des pleurs ; nul retour amer, nulle réflexion chagrine ſur l'incertitude d'un Art auquel il échappe, & qui s'efforce en vain de l'arrêter ſur le bord de la tombe : voilà ſa bonté.

Père tendre, Epoux plus tendre encore, s'il eſt poſſible ; il porte ſes Enfans aux pieds du Trône, il les dépoſe dans le ſein paternel de leur reſpectable Aïeul, il le ſupplie de protéger leur foibleſſe, & de la couvrir de ſon ombre bienfaiſante ; il atteſte ces nœuds ſacrés qui firent ſon bonheur, & par ces mêmes nœuds toujours ſi chéris, toujours ſi reſpectés, il conjure ſon auguſte Epouſe de veiller ſur les Fruits précieux de leur union, il eſſuie ſes larmes, il la ſoutient par l'eſpoir de régner un jour avec lui dans le ſein de Dieu même ; heureux, en mourant le premier, de lui donner un exemple, que ſon cœur déjà déchiré par une première plaie, n'eût pas été capable de recevoir : voilà ſa ſenſibilité.

Héros magnanime ; ſemblable à ces montagnes dont la cime inacceſſible aux orages conſerve toujours la ſérénité de l'air qui l'environne, ſon ame déjà fixée au ſein de Dieu, ne connoît ni les ſaiſiſſemens de la crainte, ni les agitations de l'impatience ; chaque mouvement de cette ame inaltérable eſt un ſentiment de grandeur ou de vertu ; des nuits pénibles ſuccèdent à des jours cruels, tout ſon corps n'eſt

bientôt plus qu'une plaie douloureuſe, ſon courage ſemble croître & s'affermir ſur les ruines même de ce corps qui s'épuiſe : & ce n'eſt point un perſonnage qu'il achève avec éclat, il met dans ſa mort la noble ſimplicité de ſa vie ; l'action eſt plus brillante, mais le principe eſt le même ; il a plus de ſpectateurs, mais il n'a point oublié qu'il n'a qu'un Juge : ces langueurs, ces frémiſſemens ſecrets d'un être qui ſe décompoſe, ces portions de la mort, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, plus cruelles que la mort même, rien ne le trouble ; il la voit s'avancer lentement, & déployer par degrés toute ſon horreur ; ſupérieur à l'orgueil qui la brave, il l'obſerve, & il l'attend : voilà ſon intrépidité.

Enfin l'inſtant du ſacrifice arrive : il entend les derniers vœux de l'Egliſe, & comme le dernier cri de la Religion qui l'avertit que l'éternité s'ouvre ; il raſſemble pour ce dernier inſtant, non ſon courage, mais ſes forces ; il s'unit à ces vœux ſacrés, il répète ce cri conſolant ; ſes eſpérances deviennent plus vives, ſa foi plus tendre, ſa main défaillante cherche le ſigne adorable de notre Rédemption, ſes lèvres s'y attachent, ſes regards s'y fixent, il découvre dans les Plaies ſacrées de JESUS-CHRIST de nouvelles ſources de vie & de gloire, il y retrouve un autre Empire, une autre Couronne. Tout fuit, tout diſparoît, ſes yeux ſe ferment, & du pied du plus beau Trône du Monde, il paſſe dans le ſein de l'éternelle miſéricorde : voilà ſa conſtance & ſon triomphe.

Vous trompé-je, MESSIEURS ? Quelle autre idée vous formez-vous d'un grand Homme ? Que manque-t-il à une ſi belle vie... hélas ! que la vie même ? Pour illuſtrer un Règne, pour rendre un Peuple reſpectable, imaginez ce que le courage doit ajouter à la politique, ce que la prévoyance doit ôter à la fortune, ce que la modération doit tempérer dans la puiſſance ; pour rendre ce même Peuple heureux, combinez ce que l'autorité doit avoir de lumière, la Religion de pouvoir, la juſtice de délicateſſe, la bienfaiſance d'action & de volonté ; cet aſſemblage ſi rare des dons de l'ame & du génie, ce mélange précieux de vertus douces & de qualités héroïques, je viens de vous l'offrir, en recueillant les derniers ſoupirs de Monſeigneur LE DAUPHIN ; & ce ne ſont point là de ces peintures exagérées qui aviliſſent l'art de l'Orateur, & qui inſultent la raiſon de ceux qui l'écoutent ; ce ſont des faits dont la France, dont l'Europe entière a retenti : la mort de ce grand Prince eſt l'abrégé de l'hiſtoire d'un grand Roi.

Et voilà l'hiſtoire que la poſtérité ne lira pas, & dont nous devons pleurer avec elle la cruelle & irréparable perte ! que dis-je, irréparable ? Monarque bien aimé, & ſi digne de l'être, ah ! vous vivez, & nos pleurs s'adouciſſent en ſe mêlant avec les vôtres ; vous reſtez à notre amour pour le conſoler, vous reſtez à nos eſpérances pour les affermir ; vous nous reſtez, rejetons précieux de tant de Rois, & nous aimons à chercher dans vos traits, les traits de ce

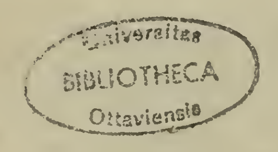
Prince chéri que nous redemandons en vain à la mort ; mais quelle diſtance ſépare nos conſolations ! Avec quelle complaiſance nous parcourions cette chaîne qui s'étendoit du Trône juſqu'au dernier appui du Trône même ? Le ſouffle d'un Dieu vengeur l'a briſée : un tombeau, une Princeſſe inconſolable, voilà ce qui remplit à nos yeux ce triſte & ſombre intervalle.... O douleur auſſi tendre que vertueuſe, ſoyez à jamais l'objet de nos reſpects ; & que l'auguſte Mère de nos Rois retrouve dans tous les cœurs un Trône encore plus flatteur que celui qu'elle a perdu.

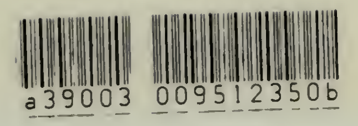
Grand Dieu ! vous avez ravi au meilleur des Pères ſa conſolation, à la Mère la plus vertueuſe ſes délices, à l'Épouſe la plus tendre ſon bonheur, à la Famille Royale ſon appui, à d'auguſtes Enfans leur modèle, à la Piété ſon ornement, à la Religion ſon ſoutien, à tout un Peuple ſes plus douces eſpérances : que de coups confondus dans un ſeul ! Si vous meſurez, Seigneur, les conſolations aux diſgraces, quel droit n'avons-nous pas à l'effuſion de vos bienfaits ? Un ſiècle de proſpérités racheteroit à peine ce moment de rigueur. Ne perdons pas du moins tout enſemble & nos biens & nos regrets ; qu'un rayon de votre grace achève ce que vos vengeances ont commencé ; donnez aux exemples de Monſeigneur LE DAUPHIN cette autorité qui frappe, & cette éloquence qui perſuade ; que du fond de ſa tombe il parle au cœur des Grands, & à la raiſon des Sages : qu'il diſe aux Grands, que la vie la

plus heureuſe prépare la mort la plus terrible, parce que l'abus de votre miſéricorde, qui fait le crime de la vie, amène néceſſairement l'effroi de votre juſtice, qui fait le déſeſpoir de la mort; qu'il diſe aux Sages, que c'eſt la mort ſeule qui met le prix à toute la vie; que les fières maximes de la philoſophie humaine peuvent bien donner le maſque & l'oſtentation du courage, mais que la Religion ſeule en donne le ſentiment & la vérité: qu'il diſe à tous, que la première ſcience de la vie, c'eſt de ſavoir mourir; que la mort en elle-même n'eſt ni tardive ni prématurée, qu'elle eſt toujours trop prompte lorſqu'elle eſt imprévue; & puiſque vous n'avez pas permis qu'il régnât un jour ſur la reconnoiſſance de nos neveux par ſes bienfaits, qu'il règne du moins à jamais dans leurs cœurs, comme dans les nôtres, par l'impreſſion de ſes exemples, & par l'image de ſes vertus. Ainſi ſoit-il.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. L'Académie Françoise, dont à l'exemple du Roi LOUIS XIV notre Prédécesseur & très-honoré Bisaïeul, Nous avons bien voulu Nous déclarer le Chef & le Protecteur, Nous ayant fait représenter qu'elle continue de donner tous ses soins à la perfection de la Langue Françoise; en sorte que non-seulement elle a revu & augmenté son Dictionnaire, pour en donner une nouvelle édition, mais qu'elle a fait aussi diverses observations sur la Langue, & travaillé à plusieurs Ouvrages de même nature, qu'elle desireroit faire imprimer, s'il Nous plaisoit lui accorder des Lettres de Privilége, tant pour la réimpression de son Dictionnaire, que pour l'impression des autres Ouvrages qu'elle a entrepris, offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ladite Académie, tant en considération du mérite & de la capacité des personnes qui la composent, qu'à cause de l'avantage que le Public peut retirer des Ouvrages ausquels elle s'applique, Nous avons permis & permettons par ces Présentes à ladite Compagnie, de faire imprimer, vendre & débiter en tous les lieux de notre obéissance, par tel Imprimeur qu'elle voudra choisir, & autant de fois que bon lui semblera, son Dictionnaire revu & augmenté, & tous les autres Ouvrages qu'elle aura faits, *& qu'elle voudra faire paroître en son nom*, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, en beaux caractères & sur papier conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modèle sous notredit contrescel; & ce pendant le temps & espace de vingt-cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons très-expresses défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition que ce soit, d'imprimer ou de faire imprimer, en tout ni en partie, aucun des Ouvrages de ladite Académie, ni d'en introduire, vendre ou débiter aucune impression étrangere dans notre Royaume, sans le consentement par écrit de ladite Académie, ou de ceux qui auront son droit, à peine contre chacun des contrevenans de trois mille livres d'amende, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Académie, ou aux Libraires dont elle se sera servi; & à peine aussi de confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & intérêts; à condition néanmoins que dans trois mois, à compter de ce jour, ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris : Que l'impression de chacun desdits Ouvrages de l'Académie sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & qu'elle se conformera, ou ceux qui auront droit d'elle, en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant de les exposer en vente, il sera mis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir pleinement & paisiblement ladite Académie, ou ceux qui auront droit d'elle, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin de chacun desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un




a39003 009512350b

